

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines.

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.

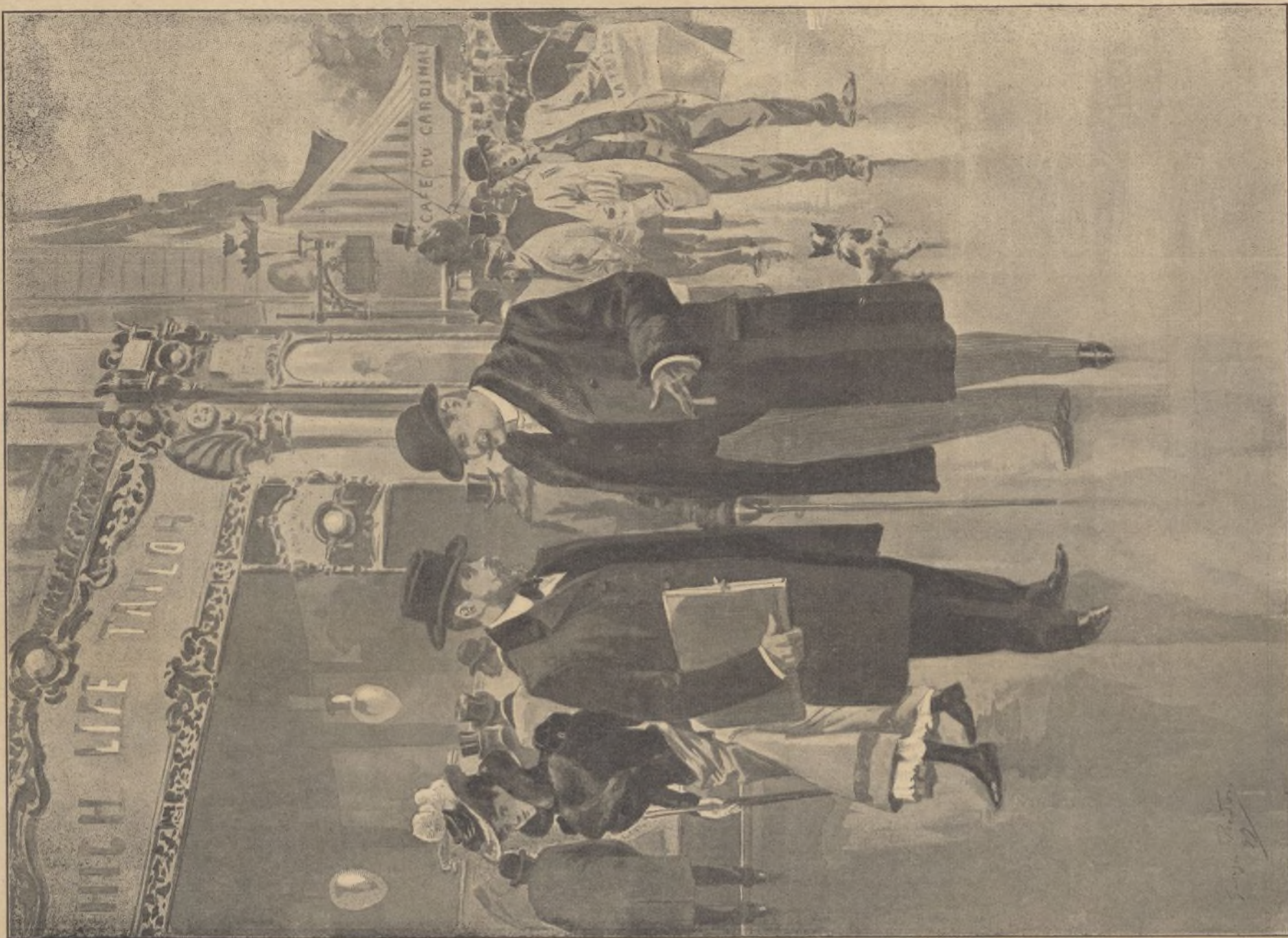


W. de Leftwich-Dodge.

Typographie Goupil, Paris.

IL NEIGE !
Ayuntamiento de Madrid

PRIX : 3 fr. : Etranger : 3 fr. 50



Je suis très ennuyé, mon bon, je n'ai plus d'habit et il faut samedi que je sois à la soirée de Madame X....

— Mais, mon cher ami, le **HIGH-LIFE TAILOR, 112, rue de Richelieu**, te livrera cela en quatre jours, pour cinq louis, et tu seras enchanté.



— Je n'ai pas l'habitude de flatter les hommes, cher ami, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes des rares sachant porter l'habit ; faites-en des compliments à votre tailleur.

— Si les coupeurs du **HIGH-LIFE TAILOR** vous entendaient, Madame !...

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE :

LA BELLE SANS NOM, Nouvelle, par JEAN RAMEAU; illustrations par ORAZI.

LE RÉCIT DU PLACIER, par ALPHONSE ALLAIS; illustrations par DOËS.

LE MONDE IL Y A VINGT ANS, par CLAUDE VENTO; illustrations par FRÉDÉRIC RÉGAMEY.

LES FRESQUES DU PALAIS-BOURBON, par ARSÈNE ALEXANDRE; reproductions des fresques d'EUGÈNE DELACROIX.

PRENEZ VOS PLACES : Revue de l'Année qui vient. Texte et dessins par BAC.

FAC-SIMILÉ HORS TEXTE DOUBLE EN COULEURS :

JOURS HEUREUX, par CH. CHAPLIN.

COUVERTURE :

IL NEIGE ! par M. de LEFTWICH-DODGE.



LA BELLE SANS NOM, NOUVELLE, PAR JEAN RAMEAU

La Belle sans Nom

Donc, le prince Phanus, ayant été trompé par Siri, Marga, Noëbul et par quelques autres belles personnes de la ville, éprouva une grande mélancolie, vers sa trentième année, et voulut achever ses jours dans un désert pour y cacher les blessures de son cœur.

Mais le cœur des princes guérit vite, à trente ans, même dans un désert ; et il advint que celui de Phanus se démena bientôt dans sa poitrine, comme un faucon impatient de reprendre son vol. Chaque fois que passait une ramasseuse de dattes, ou qu'une gardienne de chamelles troublait l'oasis de quelque dolente chanson, Phanus soupirait en pensant à Siri, Marga, Noëbul et à toutes les infidèles qui l'avaient meurtri naguère, et il se sentait plein d'indulgence pour leurs méfaits. Ah ! que ne pouvait-il se faire meurtrir encore un peu, par l'une d'elles, en ces crépuscules mauves où les palmes frémissaient au vent, comme sous d'invisibles étreintes, où des étoiles s'allumaient, comme des prunelles de femmes qui s'abandonnent !

« O Siri, Marga, Noëbul et vous toutes qui m'avez offensé, mon cœur oublie et vous appelle ! » soupirait-il en levant ses bras nerveux qui frémissaient comme les palmes.

Et ses yeux regardaient, du côté de la ville, un brouillard léger posé là par la nuit et qui semblait la condensation de tous les soupirs d'amour exhalés à cette heure.

« Tant pis ! j'y retourne ! » se dit-il, un soir où les sauterelles chantaient plus fort dans le sable ardent.

Et Phanus quitta le désert.

Mais, à mesure qu'il avançait, son cœur semblait devenir plus lourd dans sa poitrine, comme s'il avait pressenti toutes les douleurs de l'amour prochain ; et, quand la ville fut de nouveau devant ses yeux, mystérieuse et brillante sous ses dômes de cuivre, il hésita, il eut peur.

« Faut-il donc souffrir encore ? gémit-il. Est-il donc impossible de presser une femme dans ses bras sans s'y déchirer la poitrine comme sur un rosier ? N'y en a-t-il donc pas une, quelque part, dont l'amour soit tout sourire et tout baume, une qui puisse m'aimer sans fin, m'aimer moi seul, qui soit aussi pure que belle, et dont la tendresse coule sur ma vie, inépuisable comme le fleuve blanc qui s'en va vers la mer ? Oh ! si ! elle doit exister quelque part ! Je la devine aux battements de mon cœur ! Elle vit, elle m'attend dans quelque oasis fraîche ! Oh ! qui me dira où elle est ? qui me mènera vers elle à travers le dédale des routes, et me fera voir la splendeur de son front créé pour mon baiser ? »

Phanus n'entra pas dans la ville. Elle ne devait pas être là, celle que tout son être appelait. Il contourna les remparts et marcha vers une montagne violette qui s'élevait au nord, par-dessus un bois de citronniers. Au flanc de cette montagne était la grotte de Sophios, l'ermite cher aux dieux, le vieillard surnaturel aux jambes de qui les lierres s'enroulent quand il est plongé dans ses coutumières extases, Sophios qui sait tout, qui peut tout, et qui d'un geste provoque des miracles, comme si les éléments étaient ses esclaves pieux.

Le lendemain, à l'aurore, le prince atteignit la grotte du Sage.

« O Sophios, lui dit-il après quelques vaines paroles de préambule, je suis venu vers toi pour implorer assistance. Toi qui sais tout et qui peux tout, apprends-moi si, parmi les millions de femmes vivantes, il s'en trouve une seule que je puisse aimer sans souffrir.

— Cette femme existe, répondit Sophios, dont les yeux voilés semblaient regarder un être éblouissant à travers la montagne.

— Elle existe ? Et elle m'aimera ?

— Elle t'aimera, elle t'aime déjà.

— Et elle est belle ?

— Belle au delà de toute parole et de tout rêve, la plus belle qui ait jamais fleuri au milieu des hommes.

— O Sophios, que tu me rends heureux ! Et cette femme si belle n'aimera que moi ?

— Elle n'aimera que toi...

— Tu le promets ?

— Je le promets, à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu ne la montreras pas et qu'aucun regard humain ne se posera jamais sur elle.

— Oh ! ne crains rien, Sophios ! je la cacherai, nul ne soupçonnera jamais son existence ; la condition ne me déplaît pas, au

contraire. Je connais trop bien les dangers que l'on court à montrer une belle amie. Aucun homme ne la verra, je le jure. Je ferai bâtir un palais pour elle, un temple sans fenêtres, éclairé nuit et jour par des flambeaux odorants, et où je parviendrai par quelque souterrain de moi seul connu. Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle ne s'appelle pas, répondit le Sage.

— Que veux-tu dire ?

— Elle est si belle qu'aucun nom en aucune langue n'est digne de la désigner.

— Et où demeure-t-elle, Sophios ?

— Dans une montagne pareille à celle-ci, dans une grotte inabordable, où nul vivant ne l'a découverte encore. Approche, Phanus ; je vais attacher à ta main, avec un brin de lierre, un de ces ibis qui aiment parfois remonter jusqu'à mon ermitage ; l'oiseau volera devant toi, tu le suivras docilement, et il te conduira auprès de celle que tu cherches et qui t'aime sans t'avoir jamais vu. »

Sophios leva un doigt à l'orée de sa grotte. Aussitôt un ibis blanc accourut et vint se poser sur ce doigt. Alors, de l'autre main, l'ermite prit sur un roc une tigelle de lierre souple et menue, l'attacha par l'une extrémité au col de l'oiseau, par l'autre au poignet du jeune prince, puis il dit :

« Pars, Phanus ! va chercher ton amie et surtout souviens-toi de mon conseil : ne la laisse voir par aucun homme. A ce prix seulement tu seras heureux.

— Je me souviendrai, Sophios, » déclara Phanus.

Et il descendit, les yeux fixés sur l'ibis blanc, qui déjà volait, le col tendu, les ailes impatientes, ses pattes roses repliées sous lui comme deux rameaux de corail.

Longtemps, longtemps, l'ibis vola devant le prince Phanus. Il traversa des forêts, et des villages, et des plaines arides. Puis il tourna vers une montagne rose qui bosselait un désert. Et Phanus sentit, aux soubresauts de son cœur, qu'elle était dans cette montagne, l'Attendue, l'Appelée, l'Amie définitive promise à son amour.

L'ibis tourna trois fois autour de la montagne, en cercles de plus en plus hauts, puis, ayant chanté fortement, de sa voix aiguë qui semblait jeter un cri de gloire, il s'enfonça dans une caverne obscure. Le prince entra derrière lui ; et, de toutes parts, aux parois de la voûte de cette caverne, pendaient de longs serpents comme des stalactites animées. Mais ces serpents ne lui firent aucun mal. Ils s'écartaient devant l'ibis de Sophios, ainsi que des rubans poussés par la brise. Phanus avança, de plus en plus pâle, sous la caverne de plus en plus étroite. L'ibis, en volant, emportait ses ailes çà et là, dans les nœuds gluants des reptiles, et Phanus, plusieurs fois, dut les écarter avec ses mains pour passer entre eux. Mais bientôt la caverne s'élargit, s'éclaira, les serpents firent place à des lianes fleuries ; des bruits d'eaux courantes, des chants d'oiseaux inconnus, retentirent au loin et les rochers s'irisèrent comme des murs de nacre, des fougères prodigieuses parurent, dressant dans l'air des feuillages surnaturels comme des dentelles d'or. Puis la caverne s'agrandit, s'évasa, devint un cirque bleuâtre, un jardin enchanté où tombait, par le sommet de la montagne ouvert comme un volcan, une lumière de songe, une lumière odorante, que tamisait une coupole de fleurs. Phanus soupira de plaisir, et il s'arrêta, les yeux éblouis, les bras levés en un geste d'adoration. Là-bas, toute seule, à demi voilée par le brouillard d'une

cascade voisine dont la gerbe se brisait en un éclaboussement de perles, une femme le regardait, une femme si belle que des larmes lui vinrent aux yeux. Il comprit tout de suite que c'était elle, il comprit qu'elle ne pouvait avoir aucun nom, que rien de terrestre ne pouvait lui être comparé, et que des larmes seules, des larmes illuminées par un sourire, étaient le salut, étaient le langage qu'il fallait avoir devant une telle merveille.

Phanus n'essaya point de parler; il marcha simplement vers elle, tendit ses mains heureuses, tendit ses lèvres épanouies. Et la Belle sans nom tendit aussi ses mains et ses lèvres, tendit tout son corps lumineux éclos pour lui dans ce jardin de miracle. Elle ne dit rien, elle ne demanda rien. Leurs cœurs s'expliquaient sans doute assez clairement dans leurs palpitations unies, et toutes les phrases tendres des amoureux auraient été inhabiles à exprimer les mille choses qu'ils se racontaient par un simple contact de leurs doigts.

L'ibis voletait sur eux en silence, et parfois il détachait un

pétale des lianes environnantes, avec ses ailes neigeuses.

Phanus resta deux jours dans cette grotte enchantée, buvant comme sa compagne l'eau fraîche des cascades, et mangeant les fruits délicieux que leur offraient, avec des gestes gauches de campagnards, des arbres penchés sur leurs têtes. Ensuite, se souvenant des recommandations de Sophios, le prince, toujours précédé de l'ibis blanc, sortit de la caverne, descendit à la ville la plus proche, y acheta un palanquin de soie qu'il mit sur la croupe d'un éléphant, revint à la montagne avec cet éléphant et deux hommes aveugles, les fit attendre à l'orée de la grotte, et alla chercher la Belle sans nom. Elle suivit, confiante, sa tête candide fléchie sur l'épaule de Phanus, comme un lis nouvellement cueilli s'appuie au bord d'un vase; elle passa lentement avec lui entre les serpents écartés, longea le couloir sombre, aperçut l'éléphant gardé par les aveugles, et, légère, monta dans le palanquin. Aussitôt, Phanus tira les courtines de ce palanquin, de tous côtés, des courtines épaisses qui ne laissaient filtrer aucune lumière sur la



Belle sans nom; et, s'étant bien assuré qu'aucun regard humain ne pouvait glisser jusqu'à elle, il descendit, radieux, au-devant de l'éléphant; il descendit pour retourner dans son pays, avec sa fabuleuse conquête, cependant que l'ibis de Sophios, se détachant, s'élevait dans les airs, tournoyait trois fois, puis repartait vers le fleuve natal, le col tendu, les ailes impatientes, ses pattes roses repliées sous lui comme deux rameaux de corail.

Non loin de la ville, sur un coteau couvert de citronniers, Phanus fit construire le palais qu'il avait conçu pour la Belle sans nom, un palais de marbre blanc sans aucune ouverture, où l'on pénétrait par un étroit souterrain, et dont l'intérieur était éclairé par des cascades lumineuses tantôt bleues, tantôt roses, tantôt mauves ou dorées, selon le caprice du moment. Et nul autre homme que lui ne fut admis à visiter cette demeure. Pour le service de l'amie, il engagea un grand nombre de femmes noires,

et il leur ordonna de mettre un bandeau sur leurs yeux quand elles devaient s'approcher de leur radieuse maîtresse. Oh! comme il la trouva belle ainsi, dans ce palais d'ombre et de mystère, dont les tentures et les ornements avaient été choisis pour rehausser la splendeur de ce corps pur! Et comme il l'aima, l'amie définitive, la surnaturelle épouse pour lui éclore en une grotte incon nue, et dont la candeur ne devait jamais être souillée par le désir d'un autre homme! Pendant plusieurs mois, il vécut, prosterné devant elle, heureux inexprimablement, dans une adoration silencieuse. Puis il éprouva le besoin de chanter son incomparable amie, de dire en mots sonores et doux combien elle était belle et tendre, de graver sur d'innombrables papyrus les contours de son visage éblouissant. Mais il avait beau faire, jamais parole, quelque subtile qu'elle fût, ne pouvait dire le charme de l'amie, et les dessins les mieux enluminés n'arrivaient pas plus à en donner une idée qu'un rond tracé sur le sable n'arrive à donner l'image du soleil.

Les jours passèrent après les jours. L'amie resta aussi belle et Phanus aussi enthousiaste.

Pourtant, les esclaves remarquèrent bientôt qu'il se prosternait un peu moins et que ses visites devenaient plus courtes.



A la fin de la première année, il ne vint guère que quelques heures par jour.

Et, à la fin de la seconde, il y eut des jours où le prince ne vint pas du tout.

Oh ! il l'aimait encore, assurément ; mais les dieux n'ayant pas permis qu'une fleur ni qu'un amour fussent exactement aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, Phanus devait bien obéir à cette loi misérable de notre monde éphémère.

« Bonjour, astre de ma vie, ô belle entre les belles ! » signifiait son baiser au commencement de leur union.

« Bonjour, chère ! » signifiait-il ensuite.

Et, plus tard, ce baiser signifia peut-être « bonjour ! » tout court, quand il n'oublia pas de lui en donner.

Il venait toujours seul pourtant, par le souterrain creusé dans le roc, car il se souvenait des conseils de Sophios et il se gardait bien de montrer la Belle sans nom à ses meilleurs amis. Mais certains soirs, en pénétrant dans son palais somptueux où ruisselaient des cascades d'émeraudes ou de rubis, il éprouvait une mélancolie inexplicable, un désenchantement progressif, comme si un nuage de plus en plus épais s'interposait entre ses yeux et les merveilles environnantes.

Ah ! c'était peut-être à cause de cela qu'il languissait, à cause de cette condition absurde imposée par Sophios et en vertu de laquelle il ne pourrait jamais montrer son amie à aucun homme vivant. Oui, c'était pour cela ; plus il allait, plus il devait se rendre à l'évidence ; il souffrait d'être seul à connaître la Belle sans nom, il était malheureux d'avoir à cacher son bonheur. Il s'apercevait que ce n'est pas seulement pour soi qu'on veut être aimé d'une jolie femme. Il avait eu beau dire, aux autres princes du royaume, que son amie était la plus belle des créatures sorties des mains des dieux ; ils ne l'avaient pas cru. Vainement il leur expliquait que nul mortel ne pouvait jouir d'un amour aussi enchanteur ; ils lui riaient au nez d'un air sceptique. Et quand il leur décrivait le palais sans fenêtres qu'il avait dû construire pour sa conquête, ils n'étaient pas éloignés de croire que, s'il la cachait de cette sorte, c'était peut-être parce qu'elle avait un visage repoussant, une taille de chamelière, sinon une bosse dans le dos. Ah ! si Phanus avait pu la leur montrer pour les confondre !

Mais il craignait que l'oubli de son serment à Sophios ne provoquât des catastrophes, et il partait furieux, traitant ses amis de sacrilèges ou d'imbéciles.

D'ailleurs, il les perdait tous, peu à peu, ses amis d'autrefois. Les uns, déconcertés par le mystère de sa vie nouvelle, s'étaient éloignés de lui, méfiants. Les autres avaient disparu, appelés à des dignités diverses, dignités où ils étaient parvenus, presque tous, en donnant de fastueux festins présidés par leurs élégantes épouses, ou bien en éblouissant leurs concitoyens par la splendeur de leurs amies. Phanus ne pouvait inviter personne, Phanus ne pouvait éblouir personne ; et il avait beau user de philosophie, cela le rendait irritable, certains jours, quand les hérauts proclamaient par la cité les nouvelles grandeurs où étaient promus ses camarades.

Et il en arrivait à être injuste, à regarder son amie avec des yeux sévères. Il la trouvait moins belle, décidément. Est-ce que sa taille n'épaississait pas ? Est-ce que ses sourires faisaient la même clarté que naguère ? Eh ! non, il fallait bien en convenir, elle déclinait, la Belle sans nom ! Elle déclinait considérablement ! Du reste, avait-elle jamais été si admirable ? Qu'en savait-il au fond ? Hé, l'on peut se tromper ! L'on a vu des hommes intelligents s'énamourer de laiderons et les déclarer divines. S'il faisait comme eux par hasard ? Il ne pouvait rien affirmer, après tout, n'ayant jamais pu contrôler son jugement par celui des autres hommes.

Auraient-ils trouvé son amie si belle que cela, s'ils avaient eu la commodité de l'examiner à loisir ? Ce n'était pas sûr ! Siri : oui ! Marga : oui ! Noëbul : oui ! celles-là étaient belles certainement, puisque des amis les lui avaient enlevées. Mais celle-ci ?

Ensuite, pouvait-il jurer qu'elle l'aimait vraiment ? Il n'en avait aucune preuve irréfutable. Ne voyant jamais que lui, avait-elle si grand mérite à lui accorder ses baisers ? N'aurait-il pas dû être plus fier de triompher sur des rivaux innombrables et n'avait-il pas le droit de trouver peu précieux un amour que nul ne lui disputait ?

Eh ! non, mille fois non, Phanus ne pouvait pas être heureux dans ces conditions-là ; il ne pouvait même pas continuer à aimer, il s'en rendait bien compte. Son amour n'était pas assez stimulé, assez contrarié. Il s'arrêtait de lui-même, comme se ralentit sur l'arène un coureur solitaire qui n'est pas entraîné par un groupe de concurrents.

« Mais elle est insupportable, la Belle sans nom ! » s'écria-t-il une nuit dans son palais lugubre, où s'écoulaient vainement des cascades d'émeraudes et de rubis.

Et il partit résolument vers la montagne de l'Ermite.

« Qu'advient-il, Sophios : si je montrais la Belle sans nom à quelques personnages de la ville ? »

— Je ne puis te le dire, mon enfant, répondit Sophios ; mais garde-toi bien d'oublier notre clause.

— Eh ! de quels malheurs serais-je donc frappé si je l'oubliais ?

— De malheurs terribles.

— Est-ce que je mourrais par hasard ?

— Non.

— Est-ce que je perdrais ma fortune ?

— Non.

— Est-ce que je serais transformé en quelque bête odieuse, comme il arrive souvent aux humains qui ont affaire à des sorciers de ton espèce ?

— Non.

— Eh bien, je n'ai cure du reste, Sophios! » déclara Phanus en descendant vers la ville.

Et il alla inviter les principaux seigneurs du royaume à un grand festin, qui devait être donné chez lui, dans son palais blanc, le soir de la deuxième pleine lune d'automne.

« Ah! l'on va voir enfin si mon amie est la plus belle de toutes et si l'on doit m'envier de posséder une telle merveille! » se dit Phanus avec un frisson d'orgueil.

Et il commanda les mets les plus savoureux, les fleurs les plus rares, pour bien recevoir ses invités. Et, de ses doigts pieux, il para lui-même l'amie pour qu'elle fût plus admirable encore. Sur son corps lumineux, il drapa de chatoyantes étoffes; dans sa chevelure, il sema de lourds joyaux; et des parfums troublants comme des haleines de houris furent projetés sur son visage et sur ses mains.

« Oui, oui, tu seras proclamée la plus belle, et Phanus réputé le plus heureux des hommes! » lui disait le prince entre deux caresses.

Le soir fixé pour le festin arriva. Là-bas, sur la ville bruyante aux dômes de cuivre, la pleine lune sourit comme une grande tête rose. Et, devant le palais de la Belle sans nom, à l'entrée du souterrain où avait été dressée une tente de soie blanche, les seigneurs du pays, en pompeux atours, descendirent joyeusement de leurs chars.

Alors, Phanus mena son amie vers un dais d'or massif, érigé au centre du palais, sur un monticule de roses, baisa sa main menue qui tremblait un peu, puis se dirigea vers la porte du souterrain pour recevoir ses invités.

Oh! le cri d'admiration qu'ils poussèrent en voyant si magnifique, si éblouissante créature! Tour à tour extasiés, ils défilèrent devant le trône et, courbant la tête, ils baisèrent lentement la main de la Belle sans nom.

Mais bientôt Phanus pâlit: à mesure que les baisers tombaient sur les doigts de la Belle, celle-ci enlaidissait, perdait sa lumière, devenait repoussante. En quelques instants, son sourire fut une grimace, sa chair satinée une peau écailleuse. Et les derniers arrivants ne virent plus qu'un monstre épouvantable sur le trône d'or massif, au sommet du monticule de roses.

« Ho, ho, Phanus! est-ce donc là cette beauté prodigieuse dont tu nous vantais les charmes? » s'écriaient les moins impolis.

Et quelques-uns de rire à gorge déployée; quelques autres de sacrer dans leur barbe odorante, en parlant de guet-apens, de mauvaise plaisanterie, de mystification indigne d'un honnête homme.

Et les rires, les clameurs, les huées montèrent, de plus en plus fort, vers l'amie de Phanus de plus en plus hideuse.

Tout à coup, une flèche vola. Le dernier invité, croyant voir une bête malfaisante, avait tendu son arc dès son arrivée; et la Belle sans nom, frappée au cœur, tomba sur les roses rougies.

Mais alors cent cris s'élevèrent, et les yeux des seigneurs s'arrondirent, émerveillés: de la masse écailleuse du monstre, une forme sortait, peu à peu, rayonnante comme un corps de déesse entrevu dans une aurore.

« O mon amie! » s'écria Phanus en tendant ses bras.

Elle revivait, elle redevenait belle, et son sourire emplissait le palais comme un soleil levant.

« Mon amie, ma céleste amie, pardon! » murmura Phanus en se précipitant vers elle.

Mais il eut beau fermer ses bras, il ne la sentit pas dans son étreinte, elle glissait entre ses mains comme un esprit qui passe, comme un parfum qui s'exhale, et les seigneurs la virent monter, la virent partir, de plus en plus éclatante, sur les roses épanouies qui semblaient se soulever autour d'elle.

Toujours souriante, la Belle sans nom s'en alla; les murs du palais croulèrent pour lui livrer passage, et un ibis blanc parut, au clair de lune, qui vint tourner trois fois autour d'elle puis s'envola, en chantant, dans la nuit bleue.

Il traversa des forêts, et des villages, et des plaines arides; puis derrière lui, la Belle sans nom alla, resplendissante, comme une étoile qui chemine.

L'ibis la reconduisit à la grotte natale, dans le jardin fabuleux, au milieu des lianes fleuries et des fougères d'or.

Et l'on assure qu'elle y est toujours, éternellement belle, éternellement seule, jusqu'à ce qu'il y ait sur la terre un homme dont l'amour soit exempt de fatuité.

JEAN RAMEAU.

(Illustrations de Orazi.)



LE RÉCIT DU PLACIER



PAUVRE étranger à l'œil triste! Il y avait dans son maintien si humble, dans son regard si las, dans ses habits aujourd'hui usés, mais qu'on sentait avoir été jadis d'une excellente coupe, il y avait dans tout cela quelque chose qui vint toucher le dernier grain de charité reposant au fond de la solitude de mon cœur.

Et cependant, j'avais vu un gros portefeuille sous le bras de cet homme et je m'étais dit: « Prends garde! La Providence a livré son servi-

teur aux mains d'un placier, d'un nouveau placier! »

Je ne sais comment ils s'y prennent, mais ces gens-là finissent toujours par exciter votre intérêt: avant d'avoir bien compris comment nous en étions venus là, mon homme me narrait son histoire, que j'écoutais de toute ma sympathique attention.

Voici, à peu près, ce qu'il me conta:

« Mes parents moururent, hélas! alors que j'étais encore un tout petit enfant innocent. Mon oncle Ithuriel me serra sur son cœur et m'éleva comme son propre fils. Bon, riche, généreux, il était mon seul parent sur la terre. De tous les désirs qui peuvent être satisfaits avec de l'argent, je n'en connus pas un seul.

« Après d'excellentes études, mes diplômes conquis, je partis avec mes domestiques voyager en pays étrangers.

« Parmi toutes les merveilles que je découvrais chaque jour, celle qui parla le mieux à mon goût artistique inné, fut cette coutume qu'ont certains personnages riches de faire collection de raretés coûteuses et élégantes.

« Un jour, — un jour maudit! — j'essayai de faire adopter à mon oncle Ithuriel un plan concordant avec cette occupation exquise.

« Je lui écrivis et lui parlai de la grande collection de coquillages d'un certain gentleman, de la magnifique collection de pipes en écume d'un autre, de la collection — si propre, celle-là, à affiner l'âme et à élever l'esprit! — d'indéchiffrables autographes d'un troisième, de la collection inestimable de vieilles porcelaines d'un autre, etc., etc...

« Bientôt mes lettres portèrent leurs fruits: mon oncle se mit à chercher quelque chose dont il put faire collection.

« Vous savez peut-être avec quelle rapidité un goût de ce genre se développe.

« Le sien se changea bientôt en fièvre, avant que je n'en aie rien su.

« Il commença par négliger sa florissante affaire de porcs; peu après, retiré complètement des affaires, il occupa ses élégants loisirs à la recherche avide de toutes sortes d'objets curieux.

« Sa fortune était grande, il ne la ménagea point.

« Il essaya d'abord des clochettes à vaches.

« Bientôt sa collection remplissait cinq immenses salons et comportait toutes les espèces de clochettes à vaches qu'on eut jamais fabriquées, sauf une!

« Celle-là, de très vieille origine, était représentée par un spécimen unique appartenant à un autre collectionneur.

Le Monde il y a Vingt Ans



Il y a vingt ans!... Qui s'en souvient encore, d'il y a vingt ans — presque un quart de siècle!... — en ce Paris où fuient à toute vapeur les hommes et les choses?

A toute vapeur? Elle est déjà Vieille Dame, la vapeur! C'est à toute électricité qu'il faut dire, puisque, désormais, l'électricité est le « dernier cri » et qu'elle régit le monde. Et, en

vérité, cette fulgurante rapidité est bien la synthèse de ces derniers vingt ans, lesquels contiendraient des siècles, si on les comparait à ce qui les a précédés.

Une véritable révolution, en effet, s'est opérée, transformant les mœurs, les coutumes, la société même, retournée jusque dans ses bases, méconnaissable à ce point, aujourd'hui, qu'elle n'est plus elle-même. Quelques-uns disent qu'elle n'est plus : elle est plutôt autre chose, élégante encore, plus du tout aristocratique. Les démarcations se sont effacées. Les castes ne sont plus. Il reste des gens riches qui savent encore dépenser. Pas de la façon d'autrefois, de cet autrefois dont les splendeurs fastueuses ne subsisteront bientôt plus qu'à l'état de légende. Nous sommes plus raffinés, plus délicats dans les détails, plus recherchés dans notre façon de vivre intime. Nous ne savons plus rien de la grande vie ni de la somptuosité. Les fêtes à toute volée ont disparu de nos annales : nous vivons dans une petite fête perpétuelle. Plus débiles, nous redoutons les belles nuits aux lumières qui éclairaient la vie mondaine de nos mères. Mais, amoureuses de grand air, de mouvement, de soleil, nos réunions ont pour théâtre les champs de course et de polo, les vélodromes, tous les espaces, sur terre et sur mer, où s'agite, en un flirt perpétuel, la cohue élégante.

Des garçons! Est-ce donc ce que nous sommes devenues!...

Mais ce n'est pas de ce que nous sommes, de ce que nous sommes en train de devenir, de ce que nous serons demain, que je veux parler ici. C'est de ce que nous étions, de ce que nous étions il y a vingt ans!

Il y a vingt ans, au lendemain du Septennat, la société, éparpillée, et, pour ainsi dire, dissoute par la guerre de 1870, venait de se reformer. On s'était compté et on s'était retrouvé. Chacun avait repris sa place, recouvré ses rentes, s'était restitué son rang. Madame la maréchale de Mac-Mahon, en ouvrant une cour à l'Élysée, avait donné l'élan. Chacun avait suivi l'impulsion et, durant quelques années, il y eut à Paris une société brillante, élégante, amoureuse de plaisirs, assoiffée de fêtes, affolée de paraître, telle que le fut, au lendemain de la Révolution, celle dont Madame Tallien se fit l'inspiratrice et qu'enfanta Thermidor. Aujourd'hui qu'elle est finie, combien curieux est d'en rappeler le souvenir, suprême renaissance de notre aristocratie disparue, dernier effort des magnificences d'autrefois, prêtes à descendre pour jamais, avec le siècle qui s'achève, au sépulcre de l'histoire.

J'ai dit que Madame de Mac-Mahon, duchesse de Magenta, en entrant à l'Élysée, donna le signal de cette renaissance mondaine. Née, comme elle était, Mademoiselle de Castries, femme du maréchal de Mac-Mahon, arrière-petite-fille du maréchal de Castries, portait en chacune de ses mains mignonnes les gloires guerrières de la France. Magenta et Clostercamp rayonnaient sur ses armoiries. C'était la fille des Preux et c'en était l'épouse : n'était-il point naturel que, pénétrant dans le palais endormi, elle prétendit y réveiller l'éclat du passé? Sous l'Empire et sous la République, la noblesse de France s'en était tenue lointaine. Elle l'y rappela. Liée par le cœur et par le sang à toutes les grandes dames de sa génération, elle en groupa de suite la pléiade élégante. Madame de Doudeauville, alors la duchesse de Bisaccia, alla à Londres porter l'affirmation de notre résurrection, et elle en revint pour faire de son hôtel de la rue de Varenne le centre de l'aristocratie. Le deuil patriotique avait duré dix ans : Ne fallait-il pas démontrer à l'Europe qu'il y avait toujours une France, riche, heureuse, impérisable en son faste, afin d'être impérisable dans sa gloire?

La princesse de Sagan rouvrit ses éblouissants salons pour y faire renaître les Mille et Une Nuits impériales.

Puis ce fut Madame de Mouchy qui rouvrit sa porte, hélas bientôt fermée par le deuil d'un enfant adorée. La Princesse Mathilde, la duchesse de Maillé, la comtesse de Beaumont, la comtesse de Béhague, la comtesse de la Ferrière, la marquise de Saint-Clou, la princesse de Bauffremont, la comtesse A. de la Rochefoucauld, eurent leurs soirs attirés, tandis que la duchesse de la Trémoille, les deux vicomtes de Courval, la vicomtesse de Trédern, la marquise d'Aoust, la comtesse du Hanvets donnaient des fêtes de toute magnificence.

La marquise de Blocqueville, la baronne de Poilly, la comtesse de Beaumont, sœur de la Maréchale, Madame Adam, Madame de Munkacsy, la princesse Yourewski, ouvrirent régulièrement leurs salons à l'art et à la littérature, groupant autour d'elles toutes les aristocraties. La finance s'en mêla, et, sous la bannière des Rothschild, l'on retrouva toutes les splendeurs des Fermiers Généraux. La baronne Alphonse, la baronne Gustave voyaient accourir à flots le faubourg Saint-Germain dans leurs salons. Mais ce fut surtout la baronne Adolphe qui eut le record d'élégance. Son hôtel du Parc Monceau fut le rendez-vous des souverains étrangers et des princes, qui se plurent à y tenir leur cour. Les noms les plus sonores remplirent les galeries de ce Palais-Musée. Puis, vint le superbe baron de Hirsch qui, portant d'Ottomanie ses trois cents millions, prétendit éblouir Paris et, à force de patience, finit par remplir les salons du « Petit Élysée », ainsi qu'on nommait l'hôtel luxueux qu'il s'était fait construire en pleins Champs-Élysées. Même, il en vint à refuser du monde et en conçut une telle superbe que, du haut de son escalier monumental, il osa un soir s'écrier, montrant la foule empressée des seigneurs, ses courtisans : « Nos gendres ou nos laquais!... »

Mais, laissant les généralités, venons aux personnalités, recherchant parmi les maîtresses de maisons, aujourd'hui pour la plupart disparues, celles qui, marquant plus particulièrement, conserveront, écrit en lettres d'or, leur nom en l'histoire de nos mondanités, ou plutôt, de ce qui fut le dernier chapitre des Mémoires de la Société française.

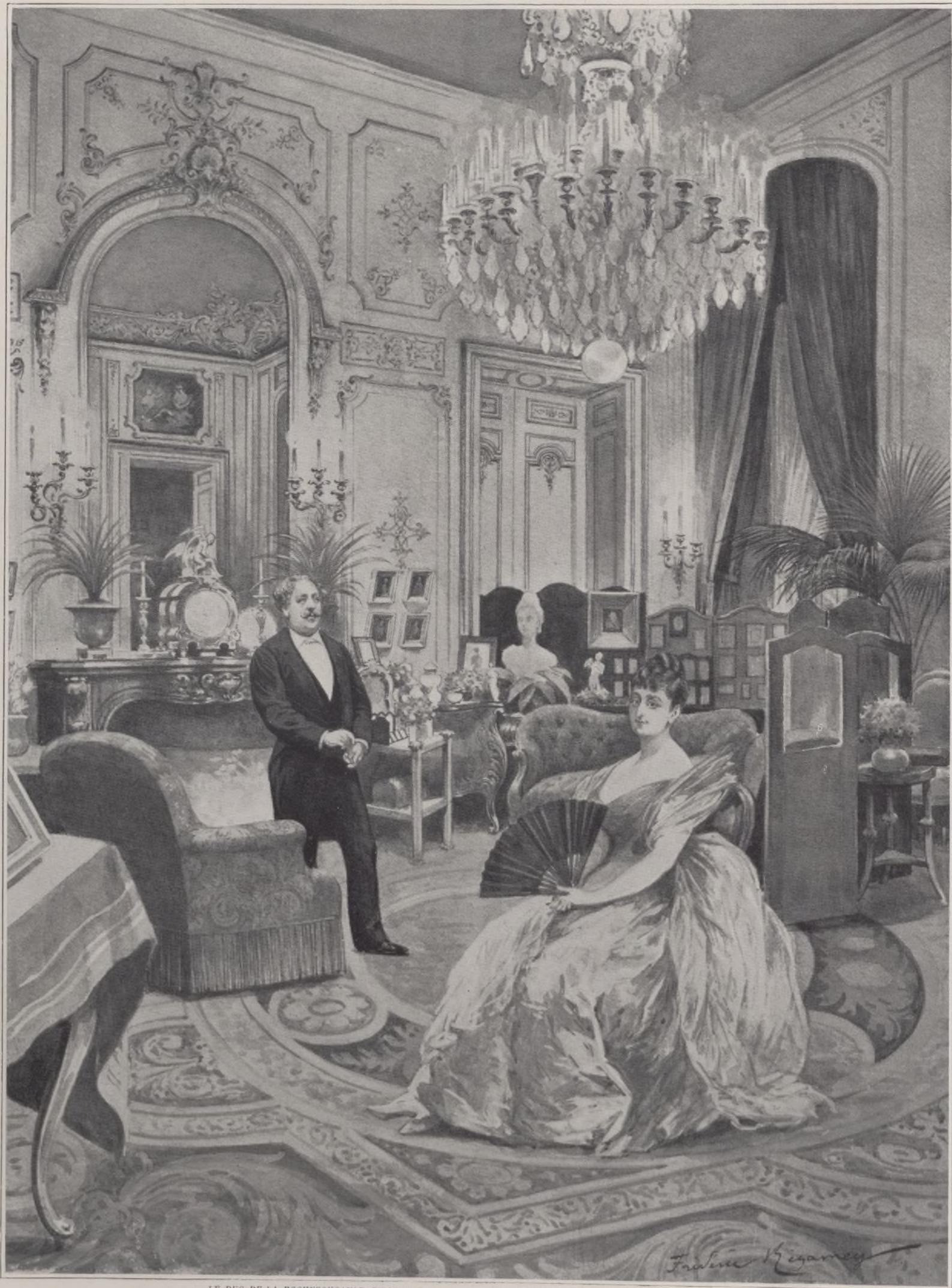
J'ai dit que la duchesse de Bisaccia, à côté de la maréchale de Mac-Mahon et, plus encore à sa suite, — car la duchesse de Magenta, si tôt rendue à la vie privée, se hâta de rentrer dans la pénombre pieuse d'une existence complètement familiale, sans autre distraction que les belles œuvres charitables dont elle ne cessa d'être l'âme, — la duchesse de Bisaccia, dis-je, sans rivalité possible, prit la tête du mouvement mondain et lui donna l'essor. Une fête de charité, en 1884, fit de sa maison un palais enchanté où tout Paris passa une nuit de rêve. Des réceptions ininterrompues, chaque printemps, attirèrent autour d'elle toute la société dont elle fut la souveraine incontestée.

Née princesse de Ligne, grandie presque sur les marches du trône, — il n'avait tenu qu'à la volonté de son père d'être roi des Belges en 1830, — Madame de la Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia en attendant qu'elle fût duchesse de Doudeauville, possédait toutes les qualités qui dénotent une souveraine : belle, affable, accueillante, de manières exquises, grande dame jusqu'au bout des ongles, son tact et sa grâce infinie, une politesse rare de nos jours, la firent aimer de tous. Si bien que, quelque envie qu'elle pût être, nulle jalousie n'osa l'effleurer. D'ailleurs, comment l'aurait-elle atteinte? Placée de par la volonté de son mari dans le cadre le plus solennel, soumise au cérémonial ainsi qu'une infante, l'étiquette fut sa garde d'honneur. Elle en souffrit certainement, car l'ennui, le mortel ennui, découle naturellement de l'excessive grandeur. Elle dut se soumettre. Sur ce sujet le duc était intraitable et, à Bonnetable, à Esclimont, à la Vallée-aux-Loups, dans toutes ses princières résidences aussi bien qu'à Paris, le cercle de cette perpétuelle représentation l'étreignit de son exigence implacable, supprimant le cher laisser-aller de la vie intime, l'abandon familial et les douces heures d'oubli pendant lesquelles on s'appartient. Aux bains seulement, pendant les séjours qu'elle prolongeait si volontiers à Uriage et à Ragatz, la duchesse trouvait un peu de détente. Elle se plaisait à y vivre pour elle et selon

son caprice, en simple bourgeoise, gaie, bonne enfant, véritable pensionnaire en vacances, comptant les jours qui la séparaient de son glacial apparat.

Le salon de la duchesse de Doudeauville ne fut pas seulement

un centre aristocratique. Il fut aussi un centre politique. Si le duc de Doudeauville s'était en quelque sorte fait une loi de l'ostentation, c'est que, député de la Sarthe, il était en quelque sorte le représentant de la monarchie. En l'absence des Princes, il



LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD-BISACCIA

LA DUCHESSE DE LA ROCHEFOUCAULD-BISACCIA

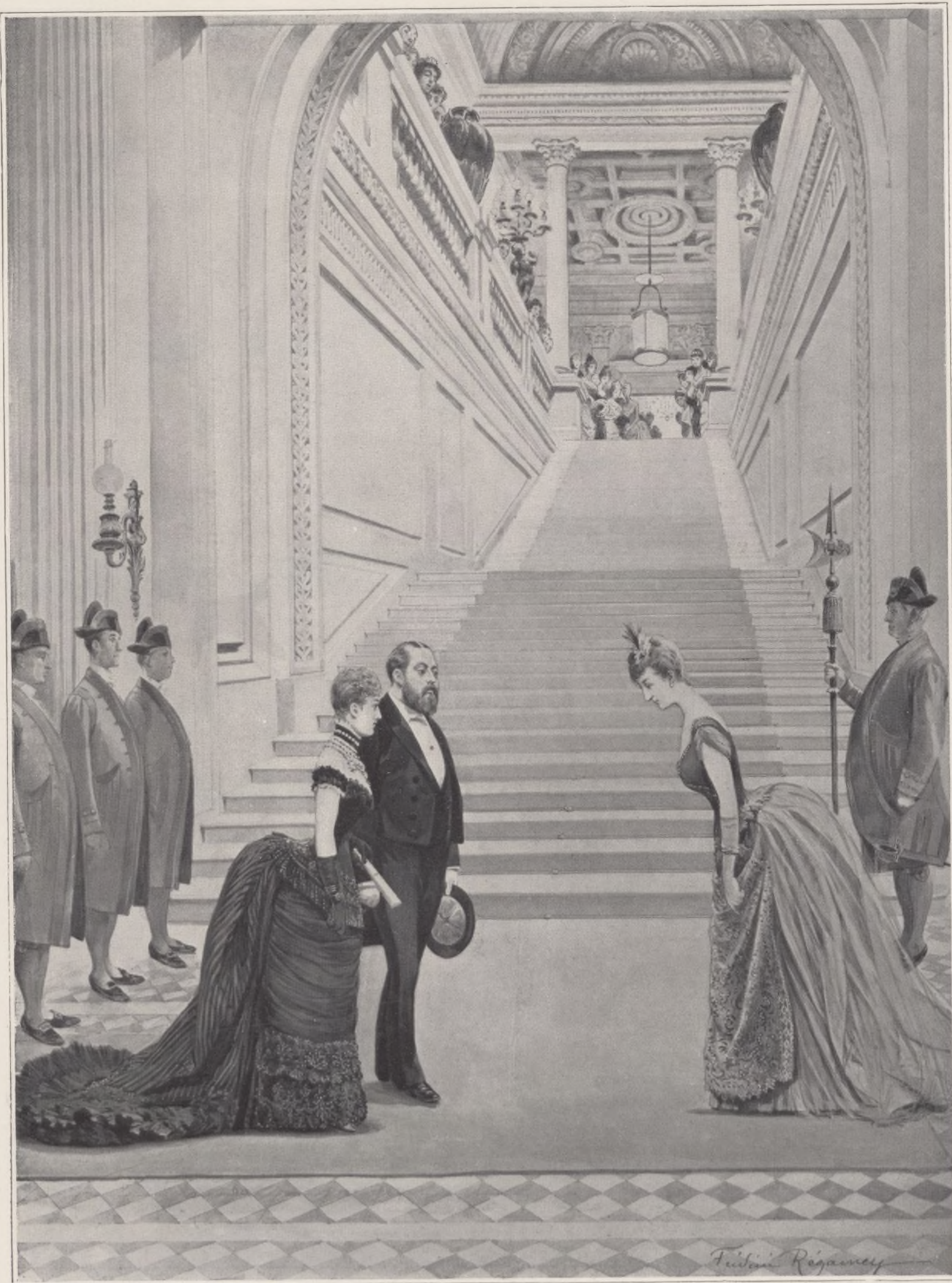
CHEZ MADAME DE LA ROCHEFOUCAULD, DUCHESSE DE BISACCIA (ET DUCHESSE DE DOUDEAUVILLE)

tenait « la Cour ». Tout prenait donc, en cette maison somptueuse, une solennité particulière, et la maîtresse de maison devait se souvenir qu'en sa personne un parti tout entier vénérât cette royauté bannie dont elle savait refléter les traditions

fastueuses en même temps que l'aménité bienveillante. Le rôle était difficile. J'ai dit qu'elle le remplit très parfaitement. Peut-être a-t-elle succombé prématurément au poids de ces grandeurs attachées à ses épaules comme une tunique de Nessus.

Ce ne fut d'ailleurs pas seulement aux devoirs mondains que la duchesse appliqua son œuvre de somptuosité : il est traditionnel chez les La Rochefoucauld de prélever sur leurs biens ce qu'ils appellent la « Dîme du Peuple ». La princesse Marie de

Ligne ne faillit point à ce devoir. Les œuvres qu'elle patronna et qu'elle protégea ne sont pas à compter. Et l'on se souvient encore au Palais-Bourbon de l'adoption faite en son nom par le duc de Doudeauville, des enfants d'un gréviste de Decazeville qui



LA PRINCESSE DE GALLES

LE PRINCE DE GALLES

LA PRINCESSE DE SAGAN

CHEZ MADAME LA PRINCESSE DE SAGAN

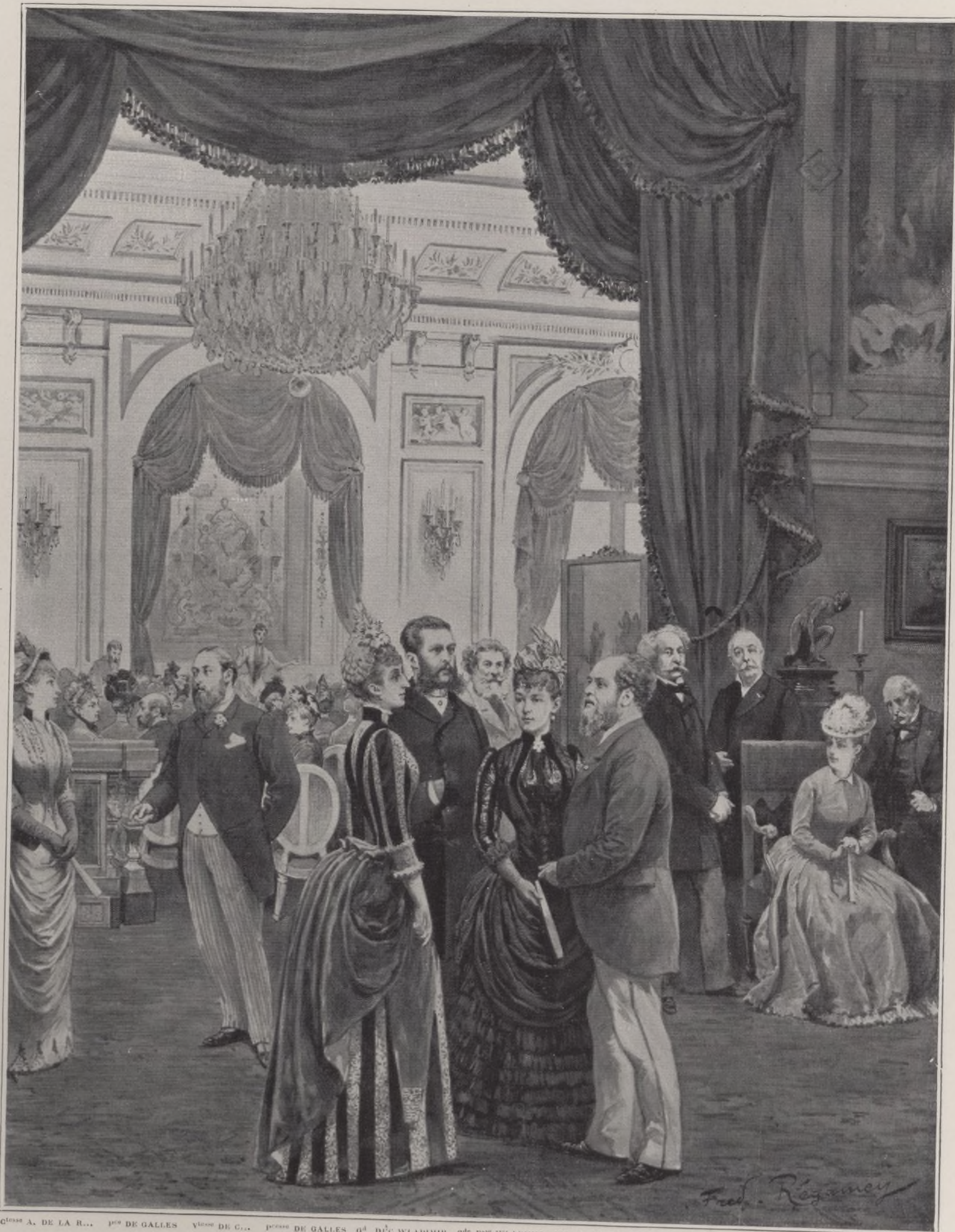
reçurent grâce à elle une éducation à laquelle ils ne pouvaient certes point prétendre.

La duchesse de Doudeauville, née Verteilhac, belle-mère du duc actuel, avait dès autrefois établi un centre de mondanités en

son hôtel de la rue de Varenne. Les grands bals où elle conviait la jeunesse élégante sont restés légendaires. Ses thés de chaque soir précédèrent le quotidien *five o'clock* qui, pendant nombre d'années, attira tout Paris. Les filles du faubourg Saint-Germain

«débataient» chez la duchesse de Doudeauville. Les étoiles mondaines gravitèrent autour de la duchesse de Bisaccia qui, restée jeune et charmante, apparaissait ainsi qu'un astre rayonnant au milieu de la constellation de ses enfants. Ses belles-filles, la

duchesse de Luynes, fille de Mademoiselle de Polignac, première femme du duc de Bisaccia, et la vicomtesse de la Rochefoucauld, née Charlotte de la Trémoille; puis sa fille aînée, Elisabeth de la Rochefoucauld, mariée au prince de Ligne,



Clté A. DE LA R... 1^{re} DE GALLES Vlté DE C... 1^{re} DE GALLES 2^e DUC WLADIMIR 3^e D^{re} WLADIMIR 4^{re} AD. DE ROTHSCHILD ALEX. DUMAS M. LAMBERT LA M^{re} D^{re} DE S^{re} D...
M. E. HÉBERT
CHEZ LA BARONNE ADOLPHE DE ROTHSCHILD
M. E. LAMI

mettaient un élément de jeunesse en ce salon que les hommes politiques et les douairières du Faubourg suffisaient à « sévérer ». Les amis particuliers, tels que le comte et la comtesse Legonidec, le comte et la comtesse d'Haussonville, le comte et la comtesse de Moltke, le marquis et la marquise de Castellane, le duc et la duchesse de Fezenzac, la comtesse d'Harcourt,

la comtesse de Fitz-James, le comte de Gontaut, etc., y apportaient leur appoint d'élégance.

La duchesse recevait l'après-midi. Elle ne se mettait jamais à table sans avoir retenu, selon l'ancienne coutume, un certain nombre d'amis. Elle ouvrait plus grandement ses salons les mardis soirs, pendant le carême. Quant aux grandes fêtes, espa-

cées au printemps, ayant pour prétexte parfois une œuvre de charité, parfois des fiançailles, d'autres, le passage de quelque prince étranger à Paris et d'autres encore, un anniversaire à célébrer, elles étaient absolument irrégulières et les circonstances seules les déterminaient. A celles-là tout Paris était convié, tandis qu'aux premières, les invitations, souvent verbales, étaient restreintes, dictées par les sympathies ou le hasard des rencontres. Il y avait aussi les « Bals Blancs » pour les jeunes amies de ses filles. Mais surtout les raouts, les raouts solennels suivant les diners de gala, offerts aux hommes politiques.

En même temps que le salon de la duchesse de Bisaccia s'affirmait comme le centre aristocratique du Paris mondain, la princesse de Sagan, rouvrant l'hôtel de la rue Saint-Dominique que la guerre avait fermé, en faisait le centre de la haute élégance. Plus cosmopolite et moins éclectique, la naissance y donnait moins d'entrée que le « chic » ; la fortune s'y fêlait côte à côte avec la « fashion », et la politique ne s'y montrait sous aucune forme. Les hôtes les plus recherchés étaient les princes étrangers dont le passage à Paris offrait généralement un prétexte aux grandes fêtes auxquelles toute la famille Seillière concourait. Et puis aussi les princes du million, tels que Gordon Bennett qui s'y voyait tel qu'un héros de roman, autour duquel circonvoilait un essaim de jolies femmes.

Diners intimes, réceptions restreintes très « crémeuses », se réduisant aux appartements du rez-de-chaussée, qui sont les « petits appartements » : la princesse de Sagan les distribuait selon son caprice, entraînée par sa seule fantaisie. Mais ce qui était chez elle immuable, c'était la « fête annuelle », celle qui, régulièrement, clôturait la saison. Celle-là était de fondation et l'on invitait « toute la liste », c'est-à-dire quatre mille personnes, connues ou inconnues, sans autre raison que celle de tenir bon rang ou de faire belle figure. « Il ne faut regarder que par les fenêtres dont la vitre est cassée », disait un jour Émile Augier : tel était le principe, aujourd'hui généralisé, qui inspirait la princesse lors de ses grandes fêtes. Ne fallait-il pas que les salons immenses du premier étage, la salle à manger préparée pour le souper de douze cents personnes, les jardins éclairés à giorno, fussent remplis ? Par exemple, les bougies éteintes, elle oubliait ces hôtes passagers et il n'eût pas fallu se montrer froissé si, rencontrant l'un d'eux le lendemain, elle ne songeait point à lui rendre son salut.

Chaque saison, longtemps d'avance, on rêvait à la « fête Sagan » et l'on en cherchait l'attrait inédit. Bal des Fleurs, Bal Paysan, chaque année eut le sien. Le malheur voulut qu'en 1885, en souvenir de Granville, on imaginât le Bal des Bêtes : et, de cette chose fort simple, quelques sots firent naître un scandale. Cela n'avait pas le sens commun. On fit si bien, que la princesse, piquée au vif, supprima la « Grande Fête », apothéose du printemps parisien. Et, depuis lors, on ne connaît plus à Paris le luxe souverain de ces diners de cent vingt-cinq couverts, — servis par une armée de maîtres d'hôtel, en culotte courte, à la livrée bleu et or, en une vaisselle plate avec laquelle pourraient rivaliser peu d'argenteries souveraines, — dont le premier, en 1877, avait été offert en l'honneur du prince et de la princesse de Galles.

Quelques bals, des concerts, réduits à cinq ou six cents invitations, émerveillèrent encore la société parisienne. Puis, cela se réduisit à des matinées. Des deuils et des procès achevèrent d'étendre le silence sur cette hospitalière maison, dorénavant fermée, comme la plupart, et gardant en ses murs le secret des magnificences que ne connaîtra point la prochaine génération.

La princesse de Sagan, qui survit presque seule à la pléiade des maîtresses de maisons fastueuses, gloire de ce moment, est née Mademoiselle Jeanne Seillière, fille du banquier fameux dont la fortune, éclose sous le régime de 1830, éblouit Paris à côté de celle des Laffitte et autres financiers inaugurateurs et inspireurs du luxe qui marquera notre époque. Enfant gâtée comme peut l'être une fille unique au milieu de plusieurs frères, Mademoiselle Seillière, superbement dotée, épousa le Prince Charmant sous le vocable de Sagan, prince et fils de duc. Je n'ai pas plus à mentionner ici la filiation des Talleyrand que celle des La Rochefoucauld. Qui ne la connaît, pour peu qu'il soit initié aux choses héraldiques ? Je préfère redire que la princesse, sans être ce que l'on appelle jolie, était pire. Sa taille était admirable, son port digne de Versailles. Elle apprit l'élégance comme une langue naturelle que l'on bégaye en naissant, et M. de Sagan n'eut aucune peine à l'initier aux raffinements dont il possédait le secret. Elle avait la science du luxe, et l'art de dépenser lui parut la chose la plus facile du monde. — « Quand on achète une couronne on la paie », — répondait cette fille terrible au baron Seillière, lorsqu'il se permettait quelque sage remontrance. Le jeune couple, parfaitement d'accord, en eût mérité beaucoup, si les millions entre ses mains n'eussent été inépuisables. Jamais d'ailleurs époux ne furent mieux assortis. C'est pourquoi, sans doute, à la longue, ils se fatiguèrent d'être trop pareils : après plusieurs brouilles, suivies de réconciliations, ils se séparèrent sans éclat. La princesse se donna aux vanités mondaines, tandis que le prince s'en allait à ses fantaisies. Ils suivirent leur vie, chacun selon son gré.

Nous avons vu que les convenances devaient les rapprocher sur le tard. Tout est bien qui finit bien.

Le salon de la comtesse de la Ferronnays fut certes moins brillant que ceux de Mesdames de Doudeauville et de Sagan. Mais il n'était pas non plus moins considérable. Le salon de la duchesse de Galliera avait été le salon officiel des princes : celui de Madame de la Ferronnays en devint le salon officieux. Née Gibert, elle aussi venait de finance. Sa morgue n'en était que plus outrée. D'autant plus que, familier des Tuileries, M. Gibert avait mérité par son dévouement et son honnêteté l'amitié des princes d'Orléans, tandis que le comte de la Ferronnays, fils de l'ancien ministre des Affaires étrangères et compagnon du duc de Bordeaux, était resté l'un des amis du comte de Chambord, entre les bras duquel il mourut accidentellement, au cours d'une promenade. Les atténuances de Madame de la Ferronnays étaient donc des plus étroites avec toute la Maison de France, et elle sut s'en faire honneur pour prendre rang en ce faubourg Saint-Germain où elle était une « naturalisée », non une « native ».

Les événements ont donné un tel démenti à cette destinée, et la chute de la comtesse de la Ferronnays a été si profonde que parler aujourd'hui de son influence, paraît une anomalie. Sa maison cependant, durant un demi-siècle, fut le rendez-vous de tout Paris, centre politique plus encore que centre aristocratique, dans un sens infiniment plus accusé que ne le fut jamais le salon Doudeauville, la duchesse étant elle-même si éloignée de toute intrigue, qu'aucune ne put jamais se nouer autour d'elle. La parenté de cette maison de la Ferronnays, qui ne cessa de produire des hommes de haute valeur et de s'allier en conséquence, la liaison de l'ancien ambassadeur avec des hommes tels que Montalembert, Lamennais et autres écrivains d'élite, en même temps que la situation personnelle de son fils, le marquis actuel de la Ferronnays, eussent été suffisantes à marquer la place très considérable que devait occuper Madame de la Ferronnays dans la société parisienne, si son ambition et son savoir-faire personnels ne se fussent chargés de s'en emparer de toutes pièces. Madame de la Ferronnays a aujourd'hui quatre-vingts ans et elle se plaît à se raconter elle-même en des mémoires intéressants. Qu'il suffise donc de rappeler l'étonnant éclectisme qui sut attirer dans le « Salon des Princes », — comme elle l'intitulait elle-même glorieusement, — des hommes tels que Andrieux, Jules Simon et autres leaders des partis opposés, qu'elle prétendait ramener aux bons principes par la séduction de son hospitalité. Ils purent, en tout cas, sur le terrain d'une étiquette très courtoise, y rencontrer le duc d'Aumale, le duc de Chartres, le duc de Bragance, lors de ses fiançailles avec la princesse Amélie, le comte de Paris, même, avant son exil, et s'assurer ainsi que les sentiments ni les aspirations ne sont toujours aussi divergeants qu'ils le paraissent.

L'étiquette ! C'est elle qui demeurait souveraine, au milieu de cette société, prise sur le dessus du panier de tous les mondes, et qui la régissait, maintenant tous les partis en un parfait accord ! Jamais de discussions en ces « mardis politiques », et si l'on y demeurait un peu guindé, si la solennité des « diners diplomatiques », annoncés selon l'ancienne formule louisquatorzienne, incidemment dénaturée par la maladresse du maître d'hôtel : « Monseigneur, les viandes sont avancées !... » l'excellence de la chère, la perfection du service, auquel la profusion de la vaisselle plate donnait plus de valeur, dédommageait les convives de ce formalisme un peu glacial. Il y avait, d'ailleurs, belle revanche les jours de bals blancs, donnés en l'honneur de Mademoiselle de la Ferronnays, aujourd'hui comtesse Armand de Gontaut. Là, on se trouvait entre soi, et le faubourg Saint-Germain était seul admis en cette sélection.

Toutes les jeunes femmes de la génération actuelle et de celle qui l'a précédée ont dansé aux beaux salons du Cours-la-Reine, et encore bien d'autres avant elles. Et toutes en ont gardé un aimable souvenir, n'y ayant jamais risqué l'affront que, chez la duchesse de Noailles, deux d'entre elles durent subir, quelques semaines après la mort de la comtesse de Chambord, parce qu'elles avaient eu la maladresse d'oublier la durée du deuil de Cour. Chassées, honteusement chassées, pour cause de robe rose ou bleue ! Voilà un châtement qu'elles n'attendaient guère, les pauvrettes, ignorantes d'un tel crime ! Ce qui, en notre fin de siècle, paraît au moins singulier. Madame de Noailles, née La Ferté-Mun, dont le neveu vient d'épouser une israélite archimillionnaire, était en retard sur les siens, se confinant sans doute à la mémoire de celle que l'on nommait à la cour de Versailles « Madame l'Étiquette » et qui fut par son dévouement à la royauté l'une des gloires de sa maison.

Les Fêtes de Charité tinrent une place considérable dans les fastes de l'hôtel La Ferronnays. La dernière qui y fut donnée et qui, sous la forme d'un raout masqué, en ouvrit la porte à bien des gens peu placés pour y pénétrer, montra que la maîtresse de maison n'était nullement « la Matriarche » pour laquelle elle se donnait, mais une indépendante aux yeux de laquelle les traditions et les commandements, quels qu'ils fussent, n'étaient qu'un vêtement de parade dont on se débarrasse selon sa convenance. Quelques années après, elle a également montré que l'aristo-

CHARLES CHAPLIN



(Il est interdit de recréer séparément cette reproduction.)

Typographie Goupil, Paris.

JOURS HEUREUX

Ayuntamiento de Madrid

cratisme, entre ses mains, ne fut qu'un moyen, et qu'elle fut toujours fille de finance, habituée au hasard de la chance qui, longtemps heureuse, devait fournir, ayant tourné tout à coup,

l'achoppement définitif. L'effondrement de cette maison a été pour Paris une stupéfaction.

Les autres salons aristocratiques de cette époque étaient :



M. ANDRIEU M. WENGER DUC DE B... CH. DE B... M. J. SIMON M. HERVÉ LE DUC DE CHARTRES
CHEZ MADAME LA COMTESSE F. DE LA FERRONNAYS

celui de la duchesse de Noailles, célèbre par les bals blancs dont j'ai parlé et par des diners politico-académiques dont le duc de Noailles était le très aimable amphytrion. Une gravité peut-être un peu exagérée présidait à ces dernières réunions. La maison le voulait ainsi, et les hôtes eussent été mal venus de s'en plaindre. Ils se dédommageaient chez la comtesse d'Haussonville, née d'Harcourt, dont la beauté héraldiquement élégante et la grâce

sévère prêtaient un charme suprême à des réunions exclusivement composées de savants et d'hommes politiques. Également chez le duc de Broglie où ils retrouvaient la jeune maîtresse de maison faisant les honneurs.

CLAUDE VENTO.

(A suivre.)

(Illustrations de Frédéric Régamey.)



ORPHÉE VENANT POLIR LES GRECS ENCORE BARBARES ET LEUR ENSEIGNER LES ARTS DE LA PAIX

Les Fresques d'Eugène Delacroix

AU PALAIS-BOURBON

Pour la première fois est présentée au public, grâce au *Figaro Illustré*, une reproduction complète des peintures de Delacroix à la Bibliothèque du Palais-Bourbon, — c'est-à-dire un des plus magnifiques ensembles de peinture monumentale qu'ait produits l'École française, et peut-être de tous le plus poétique et le plus profond.

Cette œuvre grandiose, on la connaît peu en général. Seuls, quelques intrépides, quelques persévérants, ou bien encore quelques protégés, ont pu contempler, une fois par hasard, ces pages qui devraient être accessibles à tous ceux que les grandes pensées et les beaux spectacles préoccupent.

Il n'est pas excessif, en revanche, de dire que cette suite est plutôt indifférente à ceux qui, précisément, sont à même de la voir tous les jours. Nos députés ont certainement d'autres soucis que celui d'admirer de la peinture; j'en ai pas à examiner si leur intérêt se porte sur des sujets plus élevés, ou moins; il suffit qu'ils ne soient pas les mêmes. Ceux donc que ces peintures raviraient, et à qui elles seraient profitables, ne les voient pas; et ceux qui peuvent les voir ne les regardent guère. Il y a là une certaine anomalie que, peut-être, on pourrait faire assez aisément cesser.

Nous suggérerons un moyen quand nous aurons dit la beauté et l'importance de cette œuvre au point de vue de l'art et de la pensée.

C'est en 1838 que Delacroix entreprit la décoration de la Bibliothèque au Palais-Bourbon. Déjà, en 1832, il avait décoré le « Salon du Roi », dans le même édifice, grâce à M. Thiers. L'homme d'État protégeait l'artiste comme ministre, ainsi qu'il l'avait défendu à ses débuts comme critique d'art. On mentionne

cela à son actif, bien que l'on ait quelque peine à croire que M. Thiers comprit véritablement un art si différent de celui qui, lorsqu'on en juge par ses collections et ses écrits eux-mêmes, avait ses préférences.

L'État d'ailleurs ne confiait à Eugène Delacroix de tels travaux qu'en tremblant. Le peintre était tellement honni du public, tellement « livré aux bêtes », comme il le disait lui-même, qu'il a fallu, vraiment, de la part de l'administration un courage qui n'est pas dans ses habitudes, — ou bien alors cette sorte de chance qui vient de temps en temps ranimer l'ardeur des grands artistes méconnus et leur apporter quelques compensations, d'ailleurs non dépourvues d'amertumes. Il faut bien que leur

destinée comporte, à côté des épreuves et des découragements, quelques nécessités de produire.

Lorsque l'on commandait à Delacroix un travail tel que la décoration du Salon du Roi, on avait soin de lui demander discrètement de faire quelques concessions, de « faire du Delacroix qui ressemblât le moins possible à du Delacroix ». Ceci est textuel. Plus tard encore, dans les rapports officiels (je crois même pour les peintures de la Bibliothèque), on inscrivait la dépense budgétaire, mais on omettait le nom du peintre, pour ne pas s'exposer aux récriminations de quelque orateur ayant des lumières aux questions de beaux-arts et interprète de la partie sensée du public.

Que dire de plus? Rap-peler peut-être que devant le « cheval rose » de l'Entrée des Croisés à Constantinople, une autre commande officielle, on vint en foule se dilater la rate, mais que le *Portrait en pied de Rabelais* fut jugé décidément indigne de figurer dans les galeries



ALEXANDRE ET LES POÈMES D'HOMÈRE

de Versailles, parmi certaines précieuses peintures que vous connaissez.

De tels traitements abattaient fréquemment Delacroix jusqu'au désespoir, crispaient ses nerfs fragiles et fins, délabraient sa santé précaire. Mais la passion de peindre était plus forte, et ce frêle humain redevenait une sorte de demi-dieu invincible aux

heures où il reprenait le travail, ou plus exactement où le travail le reprenait. Il n'y avait plus de critiques, plus de dénigrés de justice, plus d'incompréhensions qui pussent l'entraver lorsqu'une œuvre l'enthousiasmait. Ce fut le cas de la décoration qui nous occupe.

C'est un des ouvrages où le peintre a mis le plus intense et



LA BIBLIOTHÈQUE DU CORPS LÉGISLATIF (Vue d'ensemble)

le plus beau de lui-même, conception et exécution. Les idées les plus hautes et les plus vraies sont rendues avec l'éloquence la plus entraînante et en même temps la plus pure, par les plus beaux moyens que puissent fournir le dessin et la couleur.

Le plan général est si noble et si lumineux à lui seul, qu'il le faut tout d'abord résumer avant toute appréciation de détail.

La Bibliothèque est formée d'une longue galerie dont la partie supérieure, terminée à chaque extrémité par un hémicycle, est divisée en cinq parties affectant la forme de coupole. Dela-

croix, dans ces divisions, inscrivit l'évolution de la pensée humaine. A l'un des pôles de ce monde évoqué, il peignait la naissance et le développement de la civilisation, à l'autre sa décadence et son anéantissement, et cela sous les formes les plus expressives, les plus directement opposées : la poésie, la guerre ; le principe créateur, le principe destructeur. Entre ces deux extrêmes, se développait le spectacle de l'activité intellectuelle sous ses principales formes : la *Poésie*, c'est-à-dire l'imagination ; la *Théologie*, ou la science de croire ; la *Législation*, ou la faculté d'orga-

niser et de commander; la *Philosophie*, ou la faculté d'examiner, de cultiver la raison, d'affranchir l'esprit; les *Sciences* enfin, ou la faculté de connaître la nature et le pouvoir de dominer les forces brutales.

Ce sont, on le voit, les idées générales les plus simples et les plus importantes, celles même qui ont de tout temps régi la marche de l'humanité.

Ce grand travail, ce grand poème, passionnait, nous l'avons dit, Delacroix dès qu'il commença à l'entreprendre. Nous serions bien heureux de connaître aujourd'hui toute l'histoire de sa pensée, de son effort. Aussi nous interrogeons avec avidité tout ce qu'il peut dire de ses travaux au Palais-Bourbon dans son *journal*.

Malheureusement, vous le savez, ce journal était écrit pour lui, et non pas pour l'avenir. Delacroix était trop sincère, trop modeste, trop simple même dans son extrême raffinement pour poser devant la postérité, et jeter sur le papier autre chose que ce qui était son délasement du moment: soit critique, soit passion.

Il parle toutefois de ces décorations, et assez, malgré tout, pour nous donner quelque idée de ses préoccupations d'alors relativement à elles.

C'est ainsi qu'au 4 février 1847 nous lisons ces lignes relatives à une des plus vastes pages de cet ensemble et de toute son œuvre: *Orphée*: « J'ai revu avec plaisir mon hémicycle, écrit-il; j'ai vu tout de suite ce qu'il fallait pour rétablir l'effet; le seul changement de la draperie de l'Orphée a donné de la vigueur au tout.

« Quel dommage, ajoutait-il, que l'expérience arrive tout juste à l'âge où les forces s'en vont! C'est une cruelle dérision de la nature, que ce don du talent qui n'arrive jamais qu'à force de temps et d'études qui usent la vigueur nécessaire à l'exécution. »

Ce passage est très frappant en ce sens qu'il nous montre combien Delacroix, parvenu à la maturité, à la plus haute expression de son génie, avait à compter avec ses propres forces, et combien le travail était pour lui à la fois une fatigue et une obsession.

Cette magnifique obsession du rêve et du métier mélangés se traduit là par un trait bien saisissant: cette modification d'un ton apportée après coup dans un travail entièrement terminé. Delacroix aimait la musique avec passion, et il admirait Beethoven à une époque où bien peu de gens en comprenaient sa grandeur. Or, nous songeons précisément à Beethoven, ajoutant, trois ans après la publication, une simple mesure de deux notes, *en tête* d'un des plus sublimes adagios, dans une de ses sonates, parce que, pour lui, comme pour Delacroix, sans nul doute, ce simple changement « donnait de la vigueur au tout ».

Dans un autre paysage également relatif à l'*Orphée*, Delacroix entre dans des considérations techniques très intéressantes et d'ailleurs assez claires pour être transcrites ici, car elles donnent un peu la clef de son travail.

« Travaillé surtout à l'*Orphée*. Ces ébauches avec le ton et la masse seule sont vraiment admirables pour ce genre de travaux

sur parties comme des têtes, par exemple, préparées par une seule tache à peine modelée. Quand les tons sont justes, les traits se dessinent comme d'eux-mêmes. Ce tableau prend de la grandeur et de la simplicité; je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux dans le genre. »

Et le lendemain Delacroix écrit encore ceci, qui paraît d'abord contredire le passage précédent, mais qui pourtant, quand on y réfléchit, le complète :

« Hier, en travaillant l'enfant qui est près de la femme de gauche dans l'*Orphée*, je me souvins de ces petites touches multipliées faites avec le pinceau et comme dans une miniature, dans la *Vierge* de Raphaël, que j'ai vue rue Grange-Batelière, avec Villot. Dans ces objets où l'on sacrifie au style avant tout, le beau pinceau libre et fier de Van Loo ne mène qu'à des à peu près. Le style ne peut résulter que d'une grande recherche, et la belle brosse est forcée de s'arrêter quand la touche est heureuse. Tâcher de voir au Musée les grandes gouaches de Corrége; je crois qu'elles sont faites à très petites touches. »

Mais nous ne multiplierons pas ces citations. Delacroix vient de parler: c'est à nous de regarder comment il a agi.

Voyons donc maintenant comment un grand peintre pouvait traduire plastiquement de telles pensées, sans tomber dans l'obscurité et en se préservant de tout fatras littéraire.

Voici, pour le début, *Orphée apportant la Civilisation à la Grèce*. La terre est riante et admirable, le ciel pur; dans les roseaux murmurent les sources; les grands arbres sont pleins de fraîcheurs et de musiques; les êtres mystérieux circulent dans les forêts; les grands animaux domestiques donnent docilement leur force et leur lait. Mais tout cela

n'est pas encore animé; ces musiques n'ont point de rythme, cette vie attend son charme. Le poète apporte tout cela. C'est Orphée. Autour de lui tout le monde s'empresse, les mères avec leurs enfants; les pères; les robustes chasseurs revenant

chargés de gibier. Les sources même sortent de leurs lits de roseaux pour l'entendre, et le centaure s'arrête un instant dans sa course. Dans le ciel apparaît allégoriquement le groupe de Minerve et de Cérès, étroitement enlacées; la même idée encore, l'harmonieuse alliance de la nature et de l'esprit, de la Terre et de la Poésie. Les descriptions ne peuvent point dire la beauté et la fraîcheur du vaste paysage, la grâce robuste de toutes les figures. Delacroix a lui-même très justement remarqué, dans son journal, la supériorité du peintre sur le descripteur: le premier montre d'un seul coup d'œil tout ce qu'il y a de complexe et d'exquis dans cette chose si simple, des oiseaux se baignant dans une petite flaque d'eau; il faudrait à l'écrivain de longues et fastidieuses pages pour dire tout cela, — et encore il n'aurait rien dit. Qu'il nous suffise de résumer l'im-



ÉDUCATION D'ACHILLE



OVIDE CHEZ LES BARBARES



HÉSIODE ET LA MUSE

pression de cette peinture en écrivant que c'est un spectacle de joie, de repos et d'enchantement. Les coupoles sont divisées chacune en quatre compartiments, sortes de pendentifs affectant la figure d'hexagones irréguliers. Avec une prodigieuse ingéniosité Delacroix s'est plié à ces surfaces toujours très difficiles à remplir, parfois des plus ingrates à varier. Les inventions les plus nobles et les plus charmantes apparaissent à chaque nouvelle composition. Pas une seule fois le spectateur ne soupçonne le problème, tant il est heureusement résolu.

La première coupole nous montre d'abord *Alexandre*, sur son trône, après la bataille d'Arbelles, donnant l'ordre d'enfermer dans une cassette d'or les poèmes d'Homère; belliqueuse et pompeuse page, dont l'éclat est cependant effacé par le superbe, l'entraînant mouvement de la voisine: l'*Éducation d'Achille*. Ici, c'est la poésie de l'adresse, de la force, de la beauté et de la vigueur physique; ce n'est pas sans de profondes raisons que les Grecs rangeaient dans la « Musique », c'est-à-dire dans le domaine des Muses, la gymnastique, c'est-à-dire l'art d'étendre et de porter au plus haut degré de perfection les dons corporels. Le centaure portant en croupe son élève admirable, brillant d'ardeur et de santé, s'est élancé d'un bond dans l'espace. Il dirige, tout en galopant, la flèche d'Achille vers le but indiqué. Voilà un des plus beaux morceaux de peinture pure qu'ait produits l'École moderne. Aussi beau de pensée que de dessin, mais de dessin en mouvement et non de dessin académique et mort, ce tableau avait été longuement et soigneusement cherché par Delacroix, car ce ne sont pas, en art, les créations les plus foudroyantes qui sont les plus improvisées. Vous remarquerez déjà avec quelle habileté la surface est aussi bien remplie par un simple groupe de deux figures que par toute une scène.

La plus divine mélancolie règne dans le compartiment suivant: *Ovide chez les Scythes*. C'est la contre-partie, pour ainsi dire, de la grande page d'*Orphée*. Ils sont empressés et compatissants, ces Barbares, ils voudraient calmer la plainte du poète, mais n'en comprennent point la beauté, et c'est lui qui est le Barbare parmi eux: *Barbarus ego sum quia non intelligor illis*. Le peintre a exprimé cet exil de la poésie de la façon la plus désespérée, la plus déchirante.

Enfin la première coupole se termine sur un spectacle délicieux: *Hésiode endormi* est touché au front par la Muse qui, au-dessus de lui, se meut légèrement dans l'air. Apparition adorable, vision toute d'entrain et de grâce. Avec quelle souplesse le génie de cet admirable poète passait de la plus ravissante idylle au drame le plus sombre et le plus poignant! Comment a-t-on pu méconnaître ces beautés de son temps? Ah! Delacroix a bien été comme Ovide, le Barbare parmi les vrais Barbares, qui ne le comprenaient point.

Des beautés plus sévères, on dirait presque plus abstraites, si les tableaux n'étaient pas si admirables de composition et de

couleur, règnent dans la seconde coupole, celle de la *Théologie*. C'est d'abord *Adam et Eve chassés du Paradis*. Il n'est point,

pensons-nous, de spectateur qui ne perçoive la beauté d'attitude de cette Ève au corps puissant: elle est terrassée, châtiée, et pourtant son geste exprime encore un certain étonnement. N'est-elle pas à la fois l'auxiliaire et la victime de la fatalité humaine? Quant au mouvement de l'ange, il nous semble vraiment sublime de force et en même temps de compassion. Il chasse ces malheureux, et pourtant il les plaint; il apparaît tournoyant dans la lumière. Une main tient l'épée flamboyante du châtiment, mais elle s'écarte d'elle-même, et l'autre main se lève dans un grand mouvement qui s'étonne et qui déplore.

La *Captivité des Juifs à Babylone* participe de la même puissante tristesse que l'*Ovide*, et cette tristesse grandiose est

d'autant plus saisissante qu'elle est soulignée par un contraste entre ces personnages accablés et désolés, et la nature opulente, la fête de lumière et de couleur qui les environne. Les deux autres tableaux, la *Drachme du Tribut*, saint Pierre trouvant

dans un poisson la pièce de monnaie pour payer l'impôt, scène pleine de mouvement, où il semble qu'on entende mugir le vent du large; puis la *Mort de saint Jean-Baptiste* sont également fort belles. La seconde est même une des plus dramatiques. La couleur en est superbe, et des accords de jaune et de violet y font régner une harmonie à la fois stridente et sourde du plus grand effet. Peut-être est-il un peu puéril, en présence de la beauté dramatique de cette page, de rappeler que Salomé y paraît dans les traits de la tragédienne Rachel; mais de tels détails ont toujours pris sur l'imagination du spectateur et forment, après tout, une partie de son plaisir.

La troisième coupole, à vrai dire, représente l'*Éloquence* pour le moins autant que la *Législation*. De fait, jamais peintre n'a trouvé plus entraînants et plus éloquents mouvements. Nous ne savons vraiment lequel admirer le plus, ou bien de la première composition, qui fait quelque contraste par son beau calme

avec les trois autres: *Numa consultant la Nympe Égérie*, ou bien de la fougue majestueuse qui règne dans cet incomparable tableau, *Démosthène*, au bord de la mer, haranguant les flots. C'est une grande âme humaine qui anime ce vaste paysage marin; la figure de l'Orateur a jailli de l'imagination du Peintre avec une netteté et une force surprenantes. Et toujours la grande faculté d'invention de Delacroix remplit sans effort le cadre invariable, aussi bien avec cette simple figure qu'avec la scène la plus peuplée, tout en demeurant dans des relations de proportions parfaitement logiques et harmonieuses. A point nommé, en effet, nous arrive le *Cicéron accusant Verrès*, où l'on voit toute une foule enfiévrée par la parole du grand rhéteur, se

mouvoir comme une houle dans un immense palais. Le spectacle prend un accent fantastique et troublant avec le compar-



ADAM ET ÈVE



LA CAPTIVITÉ À BABYLONE



LA DRACHME DU TRIBUT

timent qui nous reste à mentionner : *Lycurgue consultant la Pythonisse*; l'attitude attentive et énigmatique de l'Oracle est,

à elle seule, une superbe trouvaille. Rien n'était abstrait sans doute, et rien de difficile à rendre picturalement, comme les



MORT DE SAINT JEAN-BAPTISTE



NUMA ET ÉGÉRIE

idées philosophiques qui règnent dans la quatrième coupole. Pourtant Delacroix s'est montré encore, en cette occasion, aussi animé, aussi clair et aussi créateur de beaux gestes, de scènes émouvantes. Dans l'une, c'est *Hérodote interrogeant les traditions des Mages*, tableau empreint d'une sorte de profond respect religieux d'une part, et de grandeur sacrée de l'autre. C'est quelque chose comme un Rubens sombre, magnifiquement imagé et pittoresque, sans puéril souci de couleur locale. Dans une seconde, c'est l'impressionnant récit, il n'y a pas d'autre mot, des *Bergers chaldéens inventant l'Astronomie*. Oh ! le recueillement de cette immense nuit ! L'attention si intense, si inspirée qui tient immobiles ces figures absorbées dans leur insondable contemplation !

A mesure que nous avançons dans ce merveilleux cycle de peinture, ne vous sentez-vous pas pénétrés d'un peu de l'ivresse qui emportait Delacroix si loin et si haut dans son travail solitaire et dédaigné ? Après les séances données sur place à ces compositions, qui avaient été préparées par ses élèves sur les plus minutieuses indications, et entièrement reprises par lui, Delacroix rentrait chez lui tout seul, soit à pied, soit

en omnibus, encore frissonnant de l'œuvre, mais calmé par la bonne besogne accomplie. Et encore, pendant son chemin il pensait, observait, comparait. Une note de son journal

le montre, durant un de ces retours en omnibus, faisant de curieuses remarques sur les colorations de la croupe des chevaux. C'est que rien n'est négligé par un vrai peintre, et que la plus haute éloquence, la plus pure poésie, ne se rendent que par de petits détails matériels.

Les deux dernières compositions de cette coupole représentent *Sénèque*, se faisant ouvrir les veines, imposant de volonté dans la défaillance physique commençante, puis *Socrate et son Démon*, une inspiration dans laquelle nous ne pouvons trouver d'équivalente que dans certaines œuvres de Rembrandt.

La cinquième coupole ne nous montrera point de défaillance. Delacroix y a retracé ce que l'on pourrait appeler les aspects héroïques du savoir.

Connaitre ne va pas sans dangers. On doit renoncer aux séductions de la fortune, comme *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*; on s'expose à la mort volontaire comme *Pline*, étouffé par les cendres du Vésuve tandis qu'il étudie avec un



DÉMOSTHÈNE HARANGUE LES FLOTS DE LA MER



CICÉRON ACCUSE VERRÈS



LYCURGUE CONSULTE LA PYTHONIE

enthousiasme affolé les terribles féeries de l'éruption; on ne la voit même point venir cette mort, comme Archimède,

absorbé par la recherche d'un problème, ne voit ni n'entend le brutal soldat qui va le percer lâchement. Le personnage de Pline,

si plein d'admiration et d'effroi, mais si ferme de volonté, et celui d'Archimède, si enfoncé dans sa méditation, une main crispée

trahissant seule la passion de son esprit, sont à notre gré les plus beaux de cette coupole. Mais que de force et de mouvement



HÉRODOTE INTERROGE LES TRADITIONS DES MAGES



LES BERGERS CHALDÉENS, INVENTEURS DE L'ASTRONOMIE

encore dans l'*Aristote décrivant les animaux envoyés par Alexandre* ! Ici c'est la science sûre d'elle-même, attentive, heureuse de trouver dans l'incessant renouvellement de la nature, mille et mille aliments à son ardente curiosité.

Et voici maintenant que sur les domaines embellis par la poésie, l'art, le savoir, s'approprient à fondre les hordes destructrices. *Attila ramène la barbarie sur l'Italie ravagée* ! Tout fuit, tout s'écroule, tout meurt. Les femmes sont foulées aux pieds des chevaux, les monuments sont abattus, les arts, le commerce, rien ne résiste, rien ne demeure. Attila, ivre de fureur, lui-même tue, assomme, écrase. Tout va être tristesse, dévastation et ténèbres.

Pourtant est-ce bien, lorsqu'on y pense, sur une impression pessimiste, décourageante, que se termine ainsi le cycle si merveilleusement conçu et peint par Delacroix ? Non, car de même que dans la chaîne d'Archimède, le point d'arrivée et le point de départ se retrouvent, ou plutôt il n'y a ni départ ni arrivée ; il n'y a qu'une immense et incessante évolution. Après cette barbarie, et sur les ruines mêmes, ruines nécessaires et fécondantes peut-être, la Poésie reflourira. En faisant abstrac-

tion de la chronologie, on pourrait aussi bien avoir commencé par ce tableau de nihilisme et de rage, et voir se succéder en sens inverse les allégories dramatiques des facultés humaines, pour aboutir à Orphée, à la poésie et au bonheur !

Il n'est pas besoin d'indiquer plus longuement la portée immense de cette œuvre d'art et de philosophie. Elle donna à Delacroix les joies les plus intenses, et l'on en trouve quelques témoignages dans son journal. C'est ainsi qu'il parle de diverses figures enlevées complètement dans une seule séance. Parfois, au contraire, certaines parties lui donnaient beaucoup de mal, comme Attila et sa monture, mais encore trouvait-il un âpre plaisir dans la lutte et les difficultés elles-mêmes.

Cette récompense était le plus clair de son bénéfice dans de telles entreprises. Mais un esprit aussi élevé, aussi noblement amoureux d'idéal et de gloire, n'aurait-il pas tout sacrifié pour ces passions-là ?

Certaines admirations même lui étaient encore plus impatientes que les huées de la foule et le peu de courage de ses protecteurs officiels.

M. Laurent, le regretté vieillard bibliothécaire du Palais



SÉNÈQUE SE FAIT OUVRIER LES VEINES



SOCRATE ET SON DÉMON



HIPPOCRATE REFUSE LES PRÉSENTS DU ROI DE PERSE

cultivé et fin, nous a raconté, en nous faisant visiter cette galerie, un trait qui dépeint bien Delacroix et jette même une lumière

sur toute cette œuvre. Jeune et enthousiaste, en pleine bataille romantique, M. Laurent était transporté d'admiration devant une



ATTILA, SUIVI DE SES HORDES BARBARES, FOULANT AUX PIEDS L'ITALIE ET LES ARTS

des compositions auxquelles le peintre venait de donner la dernière touche. Avec autant d'élan que d'imprudence, il s'écrie :

« Ah ! Monsieur Delacroix ! Comme c'est beau ! Permettez-moi de vous dire toute mon émotion. Vous êtes vraiment le Victor Hugo de la Peinture. »

Delacroix se redressa très piqué et répondit froidement :

« Mon jeune ami, je suis un classique... »

Du moins l'admiration était sincère, si le compliment était mal choisi. Mais Delacroix voulait dire, et toute son œuvre le prouve, qu'il ne se préoccupa jamais que de rendre passionnément hommage aux pures et éternelles beautés. Mais l'art classique, comme l'entendaient les académiciens d'alors, était la négation même de l'art antique, tandis que l'inspiration de Delacroix était frémissante de vie et de révolte : plus qu'on ne pense, la révolte et la vraie tradition sont sœurs ; mais il faut que la

tradition réside dans l'esprit et non dans les formules. Ce préjugé d'ailleurs de la ressemblance entre Delacroix et Hugo était commun alors à plus d'un esprit distingué, quoique Baudelaire en eût déjà fait bonne justice dans un passage célèbre de son Salon de 1846.

Nous avons indiqué un vœu en commençant ; nous le formulons pour conclure. Cette œuvre admirable, belle et bien-faisante entre toutes, n'est pas connue du public et ne lui est pas libéralement ouverte comme elle le devrait être.

Il serait de stricte justice que certains jours tout le monde fût admis à voir sans autre formalité le cycle de Delacroix, comme au Louvre, comme à Saint-Sulpice. Les députés ne travaillent pas tous les jours, vous le savez. Ils affirment, d'autre part, qu'ils veulent le bien du peuple : voilà certes une occasion pour eux de le prouver.

ARSENE ALEXANDRE.



MORT DE PLINIE L'ANCIEN



ARISTOTE DÉCRIT LES ANIMAUX ENVOYÉS PAR ALEXANDRE



ARCHIMÈDE TUÉ PAR LE SOLDAT

(Photographies de M. Pepper)



Prologue

La scène représente les tréteaux d'une baraque de foire montrant sur sa toile de fond l'entrée monumentale de l'Exposition. Une jolie personne tapageuse et qui manie la grosse caisse avec cette crânerie qui diminue le prestige de l'éloquence, figure joyeusement la Ville de Paris et invite les badauds à « monter voir dans l'intérieur ». Elle est bon garçon, se blague elle-même le mieux qu'elle peut et montre ses petites quenottes blanches.



LA VILLE DE PARIS. — Mesdames, Messieurs! Vous avez tous deviné ce que nous voulons! Que voulons-nous? Accaparer à notre profit l'attention qui s'éveille pour la grande Kermesse, en éventer tous les trucs, en divulguer tous les clous, en trahir tous les secrets. En un mot, nous voulons lui couper ses effets. Avec nous, pas de fatigue, pas d'attente, pas de dépenses folles! Vous ne serez pas obligés de lutter contre cinq cents personnes pour avoir un bock, de vous jeter au pied du cocher qui doit vous ramener chez vous pour vingt francs, ni de voir arriver le matin un train de plaisir qui débarque des Bretons. Attention! Ouvrez vos quinquets! On commence!

(On entend dans la coulisse deux voix de femmes qui se lamentent.)

LE RÉGISSEUR. — Un incident pénible vient de se dérouler. Le Commerce et l'Industrie se plaignent d'être restées enfermées au Champ-de-Mars avec la vieille Tour Eiffel et demandent à venir le long de la Seine et à être Commères chacune à son tour. Or, la direction vient d'engager une charmante artiste, pleine d'entrain, Mamzelle Distraction.

LE PUBLIC. — Vive Mamzelle Distraction! Qu'elle vienne!

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE. — Vous n'avez pas de cœur! C'est à cause de nous qu'on fait les Expositions... (Vives protestations) et on nous laisse avec cette grande carcasse qui jette ses feux depuis onze ans au milieu de l'apathie générale!

LE RÉGISSEUR (conciliant). — Allons, les amoureux se donneront rendez-vous dans vos galeries.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE. — Comme dans les salles de l'Architecture du Salon! Merci! Quel malheur! on ne vit plus que pour s'amuser!

LA RUE DE PARIS. — Vous l'avez dit! A nous les danses, les chants, les guignols! Soyez gentilles, allez-vous-en. On vous donnera des brouettées de diplômes avec de jolis rubans.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE. — Ah! tant mieux. Soyons utilitaires. Prenons toujours ça. (Elles s'en vont contentes.)

LE RÉGISSEUR. — Il faut peu de chose pour consoler les femmes.

LA DISTRACTION. — Toi, vieux, tu as une bonne figure. Veux-tu être le compère?

LE RÉGISSEUR. — Le temps de mettre un habit avec de gros boutons et je suis à toi!

Scène I

Le panorama de la Seine avec les nouveaux Palais

LE PONT ALEXANDRE III. — Allons, mes amis, je vais vous marier ensemble!

LE DÔME DES INVALIDES. — Ça me botte, camarade!





LES CHAMPS-ÉLYSÉES (hésitante). — Il est un peu vieux...

LE PONT. — Vous dites ça parce qu'il a une jambe de bois!

LES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Non, seulement la vérité c'est que je pense toujours à mon inoubliable mari le Palais de l'Industrie.

LE COMPÈRE. — Oh! oh!

LES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Il n'était pas joli, bien sûr, il était un peu calotte grecque, mais enfin j'en aimais. Ça ne se raisonne pas.

LE DÔME DES INVALIDES. — Je vous comprends, mais enfin il

est défunt et moi je vis toujours. Je brille au soleil, au soleil de Louis XIV! C'est une vraie flambée. Il y a longtemps que je vous fais loucher, la matine, pas vrai?

LES CHAMPS-ÉLYSÉES (rougissante). — C'est pourtant vrai...

LE DÔME. — Et puis vous verrez, Mamzelle, je vous en raconterai de bonnes histoires de brigands!

LE PONT ALEXANDRE III. — Topez-là. Vous savez, moi, je suis pour les alliances!

LES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Eh bien là, j'accepte. Et puis ce qui me plaît en lui c'est son beau

casque et sa belle moustache! (Confidemment.) Vous n'aurez plus besoin de vos béquilles?

LE DÔME. — Ma foi non. Nous en ferons du feu, cet hiver! (Un pâtissier apporte une magnifique pièce en sucre.)

LE PATISSIER. — Du moment qu'on se marie, j'apporte le gâteau de noce! Je n'y vais pas par quatre chemins! C'est moi le « Petit Palais! »

LE COMPÈRE. — Ça ne nous étonne pas, mon jeune ami. Grâce à ton palais on va enfin savourer les chefs-d'œuvre de la cuisine artistique du siècle.



LE PETIT PALAIS. — Des calembours! mais c'est du rococo, ça, du vieux jeu!

LE COMPÈRE. — Hé! mais, le vieux avait du bon! A nous le Vieux Paris!

(La toile de fond se lève et montre les rues et carrefours de la ville du moyen âge, peuplés de bateleurs, de marchands, de ribaudes. On entend une sérénade.)

LA COMMÈRE. — Oh que c'est joli! A la bonne heure, vive le Vieux Temps! Tiens, je voudrais vivre dans des maisons à tourelles. C'est pittoresque en diable. Je ne bouge plus d'ici!

UN TROUBADOUR. — Je vous approuve, Madame. Vous allez voir comme on s'amuse chez nous! Jevous fais les honneurs de la Cité. Votre bras, Duchesse?

LA COMMÈRE. — Il est galant...

LE TROUBADOUR. — Dame, ce n'est pas nous, ma Princesse, qui laisserions les femmes sur la plate-forme des Tramways, si nous en avions.

LA COMMÈRE. — Vous êtes exquis, je suis confuse... Dites-moi donc, quelle est cette malheureuse femme exposée en face de nous au pilori des Halles?

LE TROUBADOUR. — C'est une gonzesse qui s'rebiffe.

LA COMMÈRE (consternée). — Comment?

LE TROUBADOUR. — Mais oui. Elle ne veut pas se laisser battre par son homme.

LA COMMÈRE. — C'est abominable! Vous êtes des tortionnaires! Je croyais que vous n'y mettriez que les voleurs!...

LE TROUBADOUR. — Des voleurs? Ça n'existe pas ici. Tout le monde a confiance l'un dans l'autre.

LA COMMÈRE. — Ça c'est bien.

LE TROUBADOUR. — N'est-ce pas?

(Il lui tire sa fourrure et lui arrache ses bijoux.)

LA COMMÈRE (estomaquée). — Au voleur!! Au voleur!!

LE TROUBADOUR (se sauvant). — Ne criez pas, ma Reine, ça ne sert à rien, le guet est en train de cuver son vin au cabaret du Lapin bleu!

UNE RIBAUDE (avec commisération). — Venez ici, ma petite mère. On va vous consoler et vous dire la bonne aventure. Nous avons le marc de café, le jeu des vipères, les cartes...

LA COMMÈRE. — Allons-y pour les cartes!

LA RIBAUDE (consultant son jeu). — Vous courez un grand danger, vous allez être dévalisée...

LA COMMÈRE. — Encore? Je sors d'en prendre!

LA RIBAUDE. — ... rouée de coups, asphyxiée et jetée dans un souterrain!





LE PALAIS DE LA CONFÉRENCE. — Oui, Messieurs! Oui, Mesdames! Comme le dit fort éloquentement mon honorable collègue...

LE COMPÈRE. — Pardon, Monsieur, en avez-vous pour longtemps?

LE PALAIS DE LA CONFÉRENCE. — Pour cinq heures environ.

LA COMMÈRE. — Nous reviendrons...

LE PALAIS DE LA CONFÉRENCE. — Nous louons des oreillers...

LA COMMÈRE. — Merci! Nous n'avons pas le temps de dormir,

il nous faut passer en revue ce petit régiment de danseuses si gentilement costumées.

(Les petites danseuses arrivent en chantant en même temps chacune son hymne national.)

LE COMPÈRE. — Vous êtes joliment d'accord.

LES DANSEUSES. — Ça se conçoit. Nous sommes la Rue internationale. Vous voyez, nous portons, comme les escargots, notre maison avec nous, et nous donnons aux nations civilisées l'exemple de l'harmonie universelle, puisque nous nous sommes toutes mises à l'alignement, et aucune de nous ne fera un trou dans le mur du voisin.

Scène II

Un vieillard arrive par une trappe, vêtu comme un mineur.

LE VIEILLARD. — Eh bien, moi, j'en ai fait un, et ça ne cause du tort à personne. C'est moi qui ai fait le Trou de 300 mètres dans les Entrailles de la Terre!

LA COMMÈRE. — Les entrailles! Vous parlez comme un boyaudier...

LE VIEILLARD. — C'est cependant bien ça. Et tenez, vous allez en juger. Montez donc dans ma nacelle, je vous ferai faire le voyage.

LA COMMÈRE. — Ça vaut-il la peine? Qu'y voit-on?

LE VIEILLARD. — On n'y voit goutte, mais c'est pour la « sensation étrange ».

LA COMMÈRE. — Ah les sensations étranges! Mon bonhomme, tu me prends par mon faible. Je m'embarque!

LE VIEILLARD. — Alors, mettez ce costume. Ce n'est pas coquet, mais c'est pratique.

LA COMMÈRE. — On ne sait plus si on est homme ou femme.

LE VIEILLARD (philosophe). — Dans les entrailles de la Terre, ça n'a plus aucune importance!

(Ils font comme ils disent. Le décor change. On est dans le Trou. Dans des galeries on entend les joyeux mineurs chanter :

Trou la la la, dra la i i o o la i i o o,
Trou la la la, dra la i i o o u u!)

LA COMMÈRE (descendant de son phaéton). — Alors c'est ça le Trou? Je ne savais pas que c'était habité par les Tyroliens. Mais, vraiment, ça manque d'intérêt! Si j'avais su, trounedelaire! D'abord où est ma sensation étrange?

LA COMMÈRE. — C'est tout? Allons-nous-en! Quelle horreur! (Elle se sauve.)

LA MARCHANDE DE FRITURE EN PLEIN VENT (odeur nauséabonde). — Des poissons, goûtez mes bons petits poissons!

LA COMMÈRE. — Partons vite! Voilà déjà l'asphyxie!

LE COMPÈRE. — C'est la couleur locale, ma chère. Tu n'y entends rien!

LA COMMÈRE. — C'est égal. Ça me refroidit pour le bon vieux temps!

LE PAVILLON DE LA SIBÉRIE. — Puisque vous voilà refroidie, Madame, profitez de cet état pour entrer chez nous. Vous démolirez la vieille légende de la Sibérie inhospitalière. C'est un pays méconnu qui ne demande qu'à se faire aimer.

LE VIEILLARD. — La voici. Vous ne perdez pas pour attendre. Ma nacelle...

LA COMMÈRE. — Vous voulez dire votre « poubelle ».

LE VIEILLARD (complaisant et narquois). — Ma « poubelle » peut bien descendre avec le monde, mais elle ne peut remonter que vide.

LA COMMÈRE. — Quelle plaisanterie!

LE VIEILLARD. — C'est la vérité. Ceux qui veulent remonter au jour sont obligés de le faire à l'aide de leurs genoux, en écartant leurs coudes comme font les puisatiers.

LA COMMÈRE. — Mais c'est atroce, ce que vous dites! Je ne pourrai jamais! Je vais mourir ici! Et dire que demain j'ai un grand dîner! La voilà bien la sensation étrange!

LE VIEILLARD (sinistre). — Oui, Madame. (Il la laisse pleurer toutes les larmes de son corps, puis la console.) Allons! C'est une frime. Maintenant que vous avez eu votre émotion, nous allons simplement remonter, petite nigaude! Car je vais vous mener devant la Lune à un mètre, grâce à ce fameux télescope qui est plus grand qu'une porte cochère, et qu'on appelle familièrement « le Monocle du Père éternel ».

(En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils se trouvent, comme dans les féeries, transportés devant un cercle lumineux. Dans l'obscurité on entend une voix qui fait le boniment.)

Scène III

(Le public est très ému. On entendrait voler un mouchoir.)

LA VOIX. — L'heure est solennelle! Nous allons prendre dans un instant contact avec un monde inconnu de vous jusqu'à ce jour. Nous allons voir une population, des villes, des paysages qui, sans doute, nous feront dresser les cheveux sur la tête, car ils ne ressembleront à rien de ce qui existe sur la terre. Un frisson va courir dans vos veines. C'est l'Inconnu terrifiant qui se dresse. Quels monstres infâmes vont, pareils à des parasites de l'eau agrandis par le microscope, se montrer à vos yeux effarés... Je presse sur le bouton de communication: un, deux, trois!

(On est devant la Lune à un mètre. Le spectacle est grandiose: on voit les jambes d'un couple paisible et qui semble parisien, se promener sur un trottoir avec un chien. Par terre git un banal mégot.)

LA COMMÈRE (stupéfaite). — Mais il y a erreur. On nous trompe sur la marchandise. Nous sommes encore à Paris, voyons!

UN PARFAIT GENTLEMAN (se présentant dans le télescope). — Je vous demande pardon, Madame, c'est bien la Lune que vous avez devant vous. Mais permettez-moi de me présenter: je suis l'Agent délégué de cette planète, chargé de me mettre en rapport avec les Terriens...

LE COMPÈRE. — Comment dites-vous ça?

LE GENTLEMAN. — Les Terriens.

LA COMMÈRE. — Je ne savais pas qu'on nous appelait ainsi. Je trouve ça humiliant...





(On entend sauter comme une bouteille de champagne. Changement à vue. Éblouissement.)

Scène IV

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ. — Mais, mon cher Lunien, vous ne m'avez pas vu jetant des cascades de feux qui éclairent la moitié de la capitale! Quand je brille on peut éteindre le phare du Havre et quand je m'éteins tout le monde marche à quatre pattes!

LE PALAIS DE LA MODE. — Ne gardez pas tout pour vous,



chère amie, et laissez quelque chose à vos pauvres sœurs. J'ai toutes les femmes pour moi et ma devise est :

La plus grosse passerelle sera par le trou d'une aiguille!

LA COMMÈRE. — C'est très curieux. Beaucoup de bagues mais pas de ventre.

LE PALAIS DE LA MODE. — En effet, nous le supprimons, il se mettait trop en avant en toutes circonstances. Mais comme les femmes aiment beau-

coup les prétextes à ne rien faire, nous leur mettons tellement de bagues aux doigts qu'elles ne peuvent plus remuer les phalanges. Alors on n'a qu'à se laisser dorloter; on entre au bal sans gants et on fait jouer leurs mille feux.

LA COMMÈRE. — Le miroir aux alouettes.

LE PALAIS DE LA MODE. — Justement, les oiseaux n'en mènent pas large avec nos modes d'en couvrir nos chapeaux, ni les bêtes à fourrure. C'est une orgie. Bientôt les femmes porteront toute la fortune de la communauté sur elles, en bijoux, manteaux et dentelles.

LA COMMÈRE. — Et, pour sauver le tout, elles se coiffent avec une écharpe qui tombe sur l'oreille, l'écharpe à l'« indolente », à la « dissipée » à l'« insouciant ».

(On entend teuf, teuf, teuf.)

LA COMMÈRE. — Tenez, voilà les vrais insouciant, ces Lapons, ni hommes, ni femmes, ni bêtes. Ils vont droit devant eux leur petit bonhomme de chemin. Une vieille dame de plus ou de moins sur la terre, mon Dieu, ce n'est pas une affaire.

LE PALAIS DES SPORTS. — Teuf, teuf, teuf... (Il file comme le vent.)

LA COMMÈRE. — Les voilà déjà sur la route de Fontainebleau. Ce soir ils coucheront à Carcassonne! C'est le triomphe de l'avenir!

LA GLOIRE DU PASSÉ. — Ça nous en fera deux! Venez voir mon Palais de l'armée. C'est un beau livre à feuilleter, rouge et or. Mais il reste des pages blanches qu'on saura bien remplir un jour. En attendant voyez nos armes, nos drapeaux, nos fiers casques dont les

crinières flottaient au vent des victoires!

(On amène une tabatière monstre. Une jolie bergère s'en échappe.)

L'EXPOSITION D'ART RÉTROSPECTIF. — Moi aussi je suis une Gloire de jadis et je vous convie à chanter avec moi les vieux refrains de nos grands-pères.

LA COMMÈRE. — Je crois bien. Nous irons. J'apporterai ma guitare et nous mettrons de belles robes à ramages et nous aurons des mouches sur les joues et nous nous plaindrons des vapeurs...

LE CHEMIN ROULANT. — C'est fini, la vapeur, c'est nauséabond et barbare. Voyez mon nouveau système de locomotion. C'est le dernier mot du progrès.

(On entend des cris abominables.)

UNE VOIX D'HOMME. — Lâche-moi, je te dis. J'ai une course à faire. Vas-y toute seule!

UNE VOIX DE FEMME. — Non, je ne veux pas que tu me quittes!

UNE VOIX D'HOMME. — Ciel, je me fends!

LA COMMÈRE. — C'est encore des affaires à brouiller les ménages!

L'EXPOSITION ROBIN. — C'est comme moi, il a fallu enfermer le public dans deux cages; ceux qui étaient de mon avis voulaient déchirer ceux qui ne l'étaient pas et réciproquement.

LE TOUR DU MONDE (animé).

— Venez plutôt avec moi. Vous verrez des sauvages, des Chinois, des Hindous, c'est du vrai, ça grouille, ça remue...

LES BONSHOMMES GUILLAUME. — C'est ce que vous voyez chez moi. L'illusion complète, une vraie revue militaire, un bal d'artistes, des comédies de salon, le tout admirablement articulé.

LA COMMÈRE. — Guillaume le Conquérant!

LE MAL DE MER. — A la bonne heure, la vie, la vraie vie. Voilà ce qu'on demande aujourd'hui. Montez sur mon bateau faire un voyage... mouvementé au Japon. Vous serez plus malade que sur la vraie mer!

LA COMMÈRE. — Mais alors on n'a pas le cœur à regarder les côtes...

LE COMPÈRE. — Ni même des côtelettes...

LE MAL DE MER. — A quoi bon? Si je supprime le vague à l'âme, je ne fais plus un sou!

LA BROUETTE JAPONAISE. — C'est aussi précisément cela qui va faire la fortune de mon invention: deux femmes obligées de se tenir en équilibre sur un bâton.

LA SIRÈNE DE L'AQUARIUM DE PARIS. — Voilà une chose qui ne me gênerait pas beaucoup moi, je nage avec les monstres marins et je fais prendre de l'air à mes cheveux d'or. Voulez-vous quelques perles, une branche de corail? J'en ai à revendre.

LE PLONGEUR. — Mes enfants, je vous apporte mieux que ça! Je viens du fond de la Seine et je vous ramène une carpe pétrifiée du temps de Pépin le Bref avec une bague dans le nez!

LA COMMÈRE. — C'est prodigieux. L'anneau est même gravé. (Elle lit: PRENEZ GARDE AUX PICKPOCKETS)

LE PLONGEUR. — C'est un précieux conseil posthume...

LA COMMÈRE. — ...et dont chacun saura faire son profit. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil! Et maintenant, mes enfants, tout le monde en scène sauf la Sirène qui ne peut pas marcher sur sa queue de poisson. Chauffons le public avant qu'il ne s'en aille pour qu'il emporte une bonne impression. Envoyez-nous du monde! Miousique!

(Embrasement de la Cascade. Drapeaux. Couplet final. Applaudissements. Bousculade au vestiaire.)

FERDINAND BAC.

